

## Sommaire

### Essai

Alexandre ADLER : *Le nouveau Rapport de la CIA* chroniqué par Éric Vial 6

### Science-Fiction

Evelyne BRISOU-PELLEN : *Hugues Capet et les chevaliers noirs*  
chroniqué par Éric Vial 7

### Fantastique

Max BROOKS : *World War Z – Une histoire orale de la guerre des zombies & Guide de survie en territoire zombie* chroniqués par Philippe Paygnard 8

### Fantastique

Justin CRONIN : *Le Passage* chroniqué par Philippe Paygnard 9

### Fantasy

Kevin CROSLEY-HOLLAND : *La Bataille de Thor et autres légendes viking*  
chroniqué par Éric Vial 10

### Science-Fiction

Jordi CUSSÀ : *A reveure, Espanya* chroniqué par Pascal J. Thomas 10

### Fantastique

Guillermo DEL TORO & Chuck HOGAN : *La Chute*  
chroniqué par Philippe Paygnard 11

### Fantastique

Thierry DI ROLLO : *Crépuscules* chroniqué par Philippe Paygnard 12

### Fantasy

Thierry DI ROLLO : *Bankgreen* chroniqué par Philippe Paygnard 14

### Science-Fiction

Thierry DI ROLLO : *Préparer l'Enfer* chroniqué par Philippe Paygnard 15

### Fantasy

Hal DUNCAN : *The Book of All Hours 1 : Vellum*  
chroniqué par Pascal J. Thomas 16

### Science-Fiction

Claude ECKEN & Roland LEHOUCQ : *Mission Caladan*  
chroniqué par Pascal J. Thomas 17

### Science-Fiction

Catherine FISHER : *Incarceron* chroniqué par Noé Gaillard 18

### Fantasy & Littérature générale

Juan-Manuel FLORENSA : *Les Mille et un jours des Cuevas*  
chroniqué par Éric Vial 19

(suite du sommaire p. 2)

## Sommaire (suite)

### Science-Fiction

Daniel GALOUYE : *Le Monde aveugle* chroniqué par Éric Vial 20

### Science-Fiction

P. J. HÉRAULT : *Millecrabe Tome 3 : Le grand Bluff*  
chroniqué par Philippe Paygnard 21

### Science-Fiction

Stephen KING : *Dôme* chroniqué par Philippe Paygnard 22

### Science-Fiction

Ursula LE GUIN : *Lavinia* chroniqué par Noé Gaillard 23

### Science-Fiction

Jean MOLLA : *Felicidad* chroniqué par Noé Gaillard 24

### Science-Fiction

Jean-Claude MOURLEVAT : *La Terrienne* chroniqué par Noé Gaillard 25

### Roman presque historique

Daniel PICOULY : *La Nuit de Lampedusa* chroniqué par Éric Vial 26

### Science-Fiction

Robert J. SAWYER : *Merveille* chroniqué par Noé Gaillard 27

### Science-Fiction

Vernor VINCE : *Un Feu sur l'abîme* chroniqué par Noé Gaillard 28

### Science-Fiction

Robert Charles WILSON : *La Cabane de l'aiguilleur* chroniqué par Éric Vial 29

### Essai

*Kentron, Revue pluridisciplinaire du monde antique*, Volume 24, 2008  
chroniqué par Éric Vial 31

### Fantastique

*Paranormale antiquité. La mort et ses démons en Grèce et à Rome*  
chroniqué par Éric Vial 32

### KWS

ISSN : 1767-0551  
dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 5 n°s  
Chèques à l'ordre de  
Pascal J. Thomas,  
7 rue des Saules,  
31400 Toulouse, France  
pthomas@cict.fr

Les numéros 1 à 64 sont  
consultables sur le Web :  
<http://www.quarante-deux.org>  
(rubrique KWS).

## Editorial

### *Fenêtres sur le vide*

Soudainement, au débouché de l'avenue, le ciel avait remplacé la pierre de Gironde. Comme une dent manquante dans la mâchoire des immeubles du 19<sup>e</sup> siècle, alors que nous sortions de la Place Gambetta. « Tu as vu, ils ont démoli le cinéma », ai-je dit à mon père, sans obtenir la moindre réaction. Ce devait être vers 2006, et sans doute la dernière fois que j'ai pu sortir promener mon vieux père dans les rues de Bordeaux. Et déjà la maladie d'Alzheimer l'avait atteint au point d'effacer son souvenir de ce lieu qui venait, par surcroît, de disparaître physiquement.

Un ou deux ans auparavant, quand il avait été admis en maison de retraite, il avait pourtant répondu sans hésitation à la question du psychiatre qui l'examinait : « Quelle est votre adresse ? — 9 cours Georges Clémenceau. » Sans hésitation, et sans erreur — ses parents avaient effectivement possédé un appartement au dessus de ce qui était déjà un cinéma, et il y avait vécu. Dans les années 1930, et plus jamais depuis. Ce jour-là, en 2006, le même 9 cours Georges Clémenceau devenu chantier, fenêtre sur le vide, n'évoquait plus rien pour lui.

Mon père n'est plus de ce monde, ce qui me laisse du temps pour sonder anxieusement mes propres processus mentaux à la recherche des symptômes de la dégénérescence qui me guette. Ou en voir des analogies dans l'univers physique dont mon esprit n'est que le reflet plus ou moins brouillé. Il y a un mois ou deux (ou trois ?), un vieil ami du fandom me téléphone, à la recherche d'un article paru dans un numéro d'*Ailleurs & Autres* de 1978. Guilleret, je vais faire voler la poussière dans le grenier, sors une boîte d'archives... et me rends compte que les numéros d'A&A de 18 à 25, environ,

exactement la période qu'il aurait fallu, manquent à ma collection complète, gardée avec un soin maniaque.

Nous avons tous des dents creuses dans nos collections. Cette lacune, toutefois, m'anéantissait plus cruellement. J'ai collaboré à A&A depuis son premier numéro, avec des périodes d'absences et d'autres d'intense implication. Plus qu'aucun autre périodique, celui-ci s'est tressé dans ma vie. Quelques mois de ces feuillets ronéotés perdus, c'était un bloc de mon esprit qui partait en fumée — autant pour l'information désormais difficile à retrouver que pour les graves manquements dans la gestion de mes archives que cela pouvait révéler. Alors, s'il manque de ci de là un mot dans une phrase d'une chronique de KWS, ne vous formalisez pas trop, l'extérieur reflète l'intérieur, et de plus en plus sera placé sous le signe du gruyère.

L'histoire a quand même une fin heureuse. Mon copain fan est allé chercher dans ses cartons qu'il avait la flemme d'ouvrir, mais mieux rangés que les miens, et a retrouvé sa référence ; et, tout récemment, je suis tombé sur les numéros manquants, en rangeant autre chose. De toute façon, il aurait toujours été possible de retrouver une copie des numéros perdus ; le fandom est suffisamment uni et attentif à la conservation de sa mémoire collective pour permettre cela. De nos jours, la question ne se poserait plus : on aurait immédiatement recours à une version numérisée des documents manquants (d'ailleurs je ne consulte presque plus jamais ma collection complète de KWS : je préfère laisser le moteur de recherche du site Quarante-Deux travailler pour moi). Et l'informatique permet une rassurante redondance. Profitons-en. Enfin, pour le moment, je n'ai été diagnostiqué ni avec Alzheimer ni même avec un petit MCI. Certains d'entre vous auront peut être des doutes...

—Pascal J. Thomas

## **A nos lecteurs**

Le nouveau traitement de texte que j'utilise pour réaliser KWS permet très facilement d'obtenir une version pdf du fanzine. Je me rends compte que certains d'entre vous peuvent manquer de place pour stocker le fanzine chez eux, manquer d'argent pour se payer un abonnement, manquer de patience pour mettre un chèque dans une enveloppe... Désormais il sera possible d'obtenir gratuitement KWS en version pdf, par courriel, en m'envoyant un simple message à [pthomas@cict.fr](mailto:pthomas@cict.fr). Il n'est ni nécessaire ni interdit d'être abonné à KWS (papier) pour bénéficier de ce service. Je vous demanderai sans doute un signe de vie de temps en temps, histoire de ne pas saturer les boîtes à lettres de ceux qui se lasseraient de la chose.

—Pascal J. Thomas

## **Courrier des lecteurs**

*Ma chronique du Fiction tome 11 parue dans KWS n° 68 était écrite avec précipitation et exagération ; vous lirez ci-dessous les remarques de Jean-Jacques Régnier, qui sont tout à fait instructives. Je ne voudrais pas, toutefois, que l'on puisse penser que je favorise Bifrost au détriment de Fiction dans ces colonnes (ou ailleurs), d'abord parce que la comparaison n'aurait aucun sens, les deux périodiques se plaçant dans des registres bien distincts (il n'est que de comparer la proportion des rubriques dans chacun), ensuite parce que si telle était mon intention, il serait plus simple de ne pas parler de Fiction. Dont je répète que je recommande la lecture. Je ne fais que rendre compte de gênes dans la lecture, sentiment difficile à quantifier et dont l'intensité varie avec les*

*circonstances (et le temps passé entre ladite lecture et la rédaction de la chronique). Il est sans doute vrai que je suis moins sensible quand je lis en français aux fautes de syntaxe et surtout d'usage (y compris orthographique) que je le suis aux anglicismes transparents.*

*Pour le reste, les lecteurs auront tous les éléments en main avec la lettre qui suit, qu'ils peuvent comparer à leur connaissance idiomatique du français.*

—Pascal J. Thomas

*Dear sir* (comme on dit dans le courrier des lecteurs des revues anglo-saxonnes),

Notre aimable rédacteur en chef présentait dans le numéro 68 de KWS une critique du tome 11 de *Fiction*, critique particulièrement élogieuse.

Faisant partie de l'équipe rédactionnelle de cette anthologie périodique des Moutons Électriques, je ne peux que m'en réjouir, sinon en remercier son auteur. Cette chronique commençait cependant par une « note technique » sur deux colonnes (quasiment la moitié de sa chronique) où PJT se plaignait de trouver dans les traductions des nouvelles parues dans ce numéro trop d'anglicismes, de « barbarismes », d'« impropriétés flagrantes », de « phrases maladroitement sentent le calque ». Il écrivait que le problème des traductions dans *Fiction* « ne s'atténuait pas avec le temps » et se l'expliquait par le fait « qu'aucun locuteur natif du français » ne relisait les dites traductions.

Il est bon que les lecteurs de KWS sachent qu'un constat moins sévère, mais allant dans le même sens, avait été fait en son temps par l'équipe de rédaction de *Fiction* elle-même, que des relectures globales et systématiques sont maintenant faites (par un « locuteur natif ») de manière approfondie, et que la qualité du travail obtenu grâce à une collaboration constante avec les traducteurs s'est grandement améliorée, à un niveau au moins égal, sinon supérieur, à ce qu'on peut trouver dans les périodiques

analogues publiant des textes en traduction. Alors, même si on ne peut jamais éliminer tous les problèmes sans exception, il est désespérant de lire cette critique précisément au moment où tout est fait pour les choses s'améliorent.

Peut-être la réputation hélas contestable de *Fiction* dans ses premières années a-t-elle laissé une trace qui la fait lire encore par certains, systématiquement, avec suspicion, faisant voir des problèmes là où, ailleurs, on ne les remarquerait pas (et même, on va le voir, là où ils n'existent pas...) PJT évoquait dans le numéro 67 une très brève nouvelle (à peine plus de deux pages) de J.G. Ballard traduite dans le n° 59 de *Bifrost*, nouvelle dans laquelle j'ai trouvé cinq fautes, anglicismes, maladroites ou impropriétés que lui, sans qu'on puisse l'accuser d'un quelconque favoritisme, n'a apparemment tout simplement pas vues !

Ce constat attristé s'accompagne cependant de ma part d'un ironique sourire en coin : PJT entame sa critique par dix exemples, « grappillés au hasard », de ce qu'il reproche aux traductions de *Fiction*. Or, puisqu'il détaille ce qu'il croit être des impropriétés ou inélégances, voici ce qu'il en est :

- « en bas du corridor » ? Oui, certes, maladroit, mais en quoi est-ce que ça change gravement le sens ?

- « teint à la ficelle » ? Le chroniqueur a-t-il sans jamais vu (ou même porté) de tee-shirt avec une couleur irrégulièrement délavée ? Eh bien, ce sont des tissus mis en bouchon puis serrés, parfois par une ficelle, et plongés ainsi dans une teinture. Et ça se dit, en bon anglais, effectivement *tie-dye* et en bon français... « teints à la ficelle », en tout cas au bon temps des pantalons pat'def. Moi, j'appelais ça un tee-shirt ficelle...

- « disques longue durée » ? Traduction de « LP records », qu'on appelait, à l'époque, en français... « disques longue durée », éventuellement, eh oui, et pas automatiquement « 33 tours », comme le suggère le chroniqueur. D'ailleurs, car il y

avait des 33 tours 25 cm qui n'était pas autant... longue durée, il y en avait même au format 45 tours ! Le traducteur de ces deux derniers exemples est largement originaire de l'époque où se parlait cette langue ! L'auteur de la nouvelle concernée (Silverberg) aussi. Il s'y connaît !

- « Le seul endroit que j'avais appelé chez moi » ? Ici, la citation du chroniqueur est tronquée et pas tout à fait conforme au texte imprimé, lequel est : « loin du seul endroit que j'avais appelé chez moi depuis l'âge de neuf ans » ce qui ne laisse aucun ambiguïté, surtout téléphonique. On peut toujours discuter à l'infini de l'élégance stylistique de cette phrase, mais le dit chroniqueur évoque ailleurs sa « déclaration de subjectivité », alors...

- « il sauta sur ses pieds (en parlant d'un personnage jusque là assis) » ? Où est le problème ? En plus, rien dans le texte ne dit qu'il était assis, la dernière fois que son attitude est décrite, c'est par : « s'étirant au soleil ». Moi, j'aime plutôt bien cette formulation...

- « voilà qui paiera pour votre voyage (il ne s'agit pas d'une personne mais d'une rentrée d'argent inattendue) » ? J'avoue que, là, je ne comprends pas de quoi veut parler le chroniqueur, ni son commentaire, ni sa suggestion ultérieure, d'autant que le texte me paraît très clair en l'état... En plus, c'est une nouvelle dont le chroniqueur dit plus loin qu'elle est « plutôt bien traduit(e) pour une fois, par quelqu'un qui connaît l'anglais et le français ». Raté...

- « place de marché » ? N'allons pas plus loin que Wikipedia : « Une place de marché est le nom donné à un site commercial offrant, sous la forme d'une plate-forme technique, des mécanismes de transaction sécurisés ». En quoi est-ce choquant, y compris dans l'espace et dans l'avenir ? Je ne comprends pas... Et la suggestion faite ne convient pas : « Le prix (...) commencerait à fluctuer. Il y aurait des répercussions sur chaque *marché*. » Non, ça n'irait pas du tout.

- « Elle venait pour moi » ? D'abord, il faut relire la suggestion du chroniqueur, que voici : « elle me se dirigeait vers moi » ! (tiens, s'agit-il d'un « barbarisme » ou d'une « impropriété flagrante » ?). Et en fait, faute du chroniqueur une fois corrigée, ce n'est pas du tout cela, l'original dit bien : « It was coming for me » car le personnage confirme que la navette hostile dont il parle lui est bien directement destinée, non pas tellement en termes de direction qu'en termes de cible...

- « engager » pour « fiancer » ? Là, j'imagine que le chroniqueur veut parler de « La Lorelei », d'Irvine, peut-être p. 53, où « betrothal » est normalement traduit par « fiançailles », ou alors page 60 où « on s'engage » n'est là ni pour « get engaged », ni pour « become engaged » mais très correctement pour « pledge yourself to ». Où est le problème ?

- « frondes » ? Je lis mon Robert : « Fronde : n.f. Feuilles des plantes acotylédones. Les frondes des fougères. » Où est le problème, là encore ?

Sur cette dizaine d'exemples, cinq sont incontestablement inexacts : PJT y a vu des erreurs qui n'y sont pas. Quant aux autres, deux sont peu convaincants et les derniers mériteraient vraiment plus ample discussion...

Notre aimable rédacteur en chef a bien sûr parfaitement le droit d'exprimer son sentiment dans le cadre de ce qu'il appelle page 4 « la déclaration de subjectivité à l'aune de laquelle vous devez lire toutes mes opinions » ; je ne peux en revanche accepter sans protester qu'il appuie ce sentiment sur tant d'inexactitudes.

Allez, bon vent à KWS et à *Fiction*...

—Jean-Jacques Régnier

*Essai*

**Alexandre ADLER**  
***Le nouveau Rapport  
de la CIA***  
***Comment sera le  
monde en 2025 ?***

Robert Laffont, 2009, 300 p., 17 €

Cela devient une sorte de publication périodique, sortant tous les cinq ans, un de plus que *La Bougie du sapeur*, feuille programmée pour le dernier jour de février les années bissextiles. Là, c'est un volume. Disponible en anglais sur internet, traduit en français et présenté par Alexandre Adler. Lequel se sent d'ailleurs obligé de préciser qu'il ne croit que médiocrement aux quelques scénarios planétaires vaguement novélisés que la tradition et une conception particulière des attentes du lectorat impose dans ces volumes. Et qui sont ce qui peut les rattacher à la SF ou à l'anticipation, ou au niveau zéro de sa forme romancée. Zéro étant sans doute une surestimation. D'où une « lettre du président de l'Organisation de coopération de Shanghai au secrétaire général de l'OTAN » datée du 15 juin 2015 (?) et illustrant « un monde sans occident », trois pages du journal d'un président américain sous le titre « la surprise d'octobre » à propos d'une catastrophe climatique brusquée, une « lettre du ministre des Affaires étrangères en exercice à l'ancien président de la république brésilienne » du 1er février 2021 pour « la rupture entre les pays du BRIC » (Brésil-Inde-Chine), et un article du *Financial Times* du 14 septembre 2024 sur l'émergence de pouvoir non étatiques sous la forme de réseaux militants... Pas de quoi sauter au plafond. Peut-être de quoi faire du mauvais esprit en se demandant quelle vision du monde actuel, et donc quelle

action dans celui-ci, ont les supposés décideurs qui se font auteurs collectifs de la chose. Et du mauvais esprit plus radical et plus facile en se demandant si un volume antérieur ne prétendait pas dessiner les contours de 2010, ce qui fournirait l'occasion de confronter la prédiction et la réalité, exercice ne présentant pas de difficulté majeure, et de plus propre à rasséréner celui qui se sentait durement impressionné par une congrégation d'esprits *a priori* brillants. De quoi en tous cas faire préférer la SF ou les brèves de comptoir... Le futur est sans nul doute une chose trop sérieuse pour le confier aux prospectivistes.

—Éric Vial

*Science Fiction*

**Evelyne BRISOU-PELLEN**

***Les Messagers du Temps 7 : Hugues Capet et les chevaliers noirs***

Gallimard, « Folio Junior », janvier 2011, 184 p., 5,70 €

J'avoue être toujours tenté de faire la fine bouche devant un livre destiné aux plus jeunes. Mais il faut imputer cela à la sénescence. Reste que l'on pourrait trouver à ce septième volume d'une série un certain nombre de défauts, peut-être imputables, eux, à la production en série. Et aux commodités née de l'influence des jeux électroniques. Il y a en effet jeu, et règle du jeu, assez simple d'ailleurs, et expliquée d'entrée parce qu'il serait pénible de réitérer l'exposition dans chaque volume. Quatre personnages descendent le temps, trois bons, un méchant ; ils se retrouvent renaissant et grandissant à des époques différentes, toujours identiques à eux-mêmes, mais séparés : les bons doivent se retrouver, en gros à un âge permettant l'identification

pour le jeune lecteur, c'est-à-dire un peu plus âgés que lui, et ils doivent empêcher le méchant de prendre le pouvoir. Après quoi, ou même en cas d'échec, *game over*, et une comète les emporte à l'épisode suivant. Pour compliquer un peu les choses, un seul d'entre eux, un des bons par chance, conserve le souvenir des épisodes antérieurs et sait donc qui ils sont. Pour le reste les bons sont deux garçons et une fille ; une Celte, un Latin, un Germain, ; une guérisseuse qui voit les auras, un artiste bâtisseur et bagarreur, un intellectuel futur savant. Et ils correspondent à l'eau, à la terre et au vent. La quatrième, un garçon, ne semble pas avoir d'origine définie, et est un manipulateur-né, ambitieux et destructeur. Rien n'explique par quel miracle, dans un monde où les déplacements ne sont pas absolument évidents, ils arrivent à se croiser, mais il faut bien que l'histoire fonctionne...

A partir de là, on est parti pour un passage en revue de l'histoire de France (et annexes romaines, de façon manifeste, dans des volumes antérieurs). Ce qui n'est pas le pire dans l'affaire, bien au contraire. Parce que c'est fait fort proprement. Avec un peu de ripolin sans doute, et le passé décrit est bien plus vivable qu'il ne le fut sans doute (menu détail, dans la réalité, les héros renaissant sans cesse ont au moins une chance sur quatre de mourir avant l'âge d'un an, une autre avant celui de vingt, et ceci jusqu'au XVIIe siècle compris, ce qui sauf erreur de ma part leur laisse quelque chose comme 31% de probabilités d'être encore tous vivants à l'âge d'un an, et redoutablement moins encore à l'adolescence. Mais on ne va pas s'encombrer de ces trivialités). Le ripolin indispensable au fonctionnement des histoires n'empêche pas une bonne documentation, avec ici entre autres des mottes médiévales à palissades au moment où elles deviennent les châteaux tels que nous nous les représentons, les débuts de la « paix de Dieu », les rapports entre le roi et les grands barons... pédagogiquement, ce n'est pas mal du

tout ; pour ce qui est de l'histoire, elle existe, les ficelles sont bien en place, les incohérences pratiques ne sont pas plus graves que les étrangetés initiales (si on admet réincarnations et comète, on peut admettre que cette dernière se débrouille pour que la partie soit jouable à chaque fois), et le mélange de répétition (mêmes personnages, même problème) et de variation (changements d'époques) entre bien dans les règles de toute littérature sérielle. Bin, c'est tout de même un peu rudimentaire, mais resterait bien entendu à demander leur avis aux principaux intéressés, appartenant à une tranche d'âge dont je me suis hélas éloigné depuis bon nombre de lorettes. Et le tout, malgré des réticences, méritait en tout état de cause d'être signalé ici.

—Eric Vial

*Fantastique*

**Max BROOKS**  
***World War Z — Une***  
***histoire orale de la***  
***guerre des zombies***  
*(World War Z)*  
***Guide de survie en***  
***territoire zombie***  
*(The Zombie Survival*  
*Guide)*

Le Livre de Poche,  
*respectivement*

n° 31982, novembre 2010, 536 p.,  
7,50 € & n° 31983, novembre  
2010, 382 p., 6,95 €

Réunissant les témoignages de survivants de la 2e Guerre mondiale, un fonctionnaire de l'ONU dresse le tableau de ces années qui faillirent voir l'espèce humaine, sa partie vivante au moins, disparaître. À travers les récits d'hommes et de femmes rencontrés aux quatre coins

du monde, il décrit les années apocalyptiques lorsque les vivants devaient affronter des hordes sans cesse grandissantes de zombies. Par le biais de ces comptes-rendus, il raconte la fin d'une civilisation et sa lente renaissance sur les ruines d'un monde meurtri.

*World War Z* n'est certes pas le premier roman consacré aux zombies et il n'est certainement pas le dernier, mais il se distingue des autres livres du genre par une technique narrative totalement différente. Alors que la plupart des ouvrages consacrés à la menace des morts-vivants suivent le destin d'un individu ou d'un petit groupe de survivants qui tentent d'échapper au mortel fléau, le roman de Max Brooks<sup>1</sup> utilise une forme journalistique, compilant les contributions de survivants qui permettent d'avoir un point de vue plus général du phénomène zombie. Par sa forme, *World War Z* rappelle les grands livres de témoignages produits après la plupart des grandes guerres, à l'image des célèbres *Le Jour le plus long* (1959) et *Un Pont trop loin* (1974) écrits par Cornélius Ryan.

Grâce à cette multiplicité de narrateurs : responsables politiques, soldats, cinéastes et autres, on suit l'effondrement rapide de la civilisation humaine, à travers les cinq continents, de l'Amérique jusqu'en Australie, en passant par la vieille Europe, d'Est communiste en Ouest capitaliste. Max Brooks imagine ainsi les diverses réponses politiques et militaires données par des autorités rapidement débordées par ce phénomène incompréhensible qui transforme les humains en une irrésistible armée de zombies sans âme. Comme les films de George A. Romero, plus particulièrement sa trilogie initiale (*La Nuit des morts-vivants*, *Zombie* et *Le Jour des morts-vivants*), *World War Z* offre bien évidemment l'opportunité d'une critique sociale que Max Brooks étend de l'Amérique au monde entier. Gouvernants

1. Traduit, comme son volume compagnon, par Patrick Imbert.



corrompus, mensonges d'État, isolationnisme, individualisme forcené, foi inconditionnelle dans la technologie sont quelques-unes des tares si humaines et si modernes que Max Brooks pointe du doigt, à travers les témoignages plus ou moins brefs collectés par son narrateur.

Contrairement à certains spécialistes du genre, je pense tout particulièrement au cinéaste George A. Romero, au scénariste de bandes dessinées Robert Kirkman (*The Walking Dead* le comic book) et au scénariste-réalisateur Frank Darabont (*The Walking Dead* la série télévisée), Max Brooks s'essaye à expliquer l'apparition des morts-vivants. Il le fait à travers quelques-uns des témoignages de *World War Z*, mais de manière encore plus détaillée dans les pages du compagnon de lecture idéal de son roman, le *Guide de survie en territoire zombie* (sous-titré *ce livre peut vous sauver la vie*). Dans cet ouvrage, citant les travaux du très fictif docteur Jan Vanderhaven, il décrit ainsi par le menu les effets dévastateurs du virus solanum qui est à l'origine de la pandémie zombie.

Si la menace zombie est avant tout le moyen de s'interroger sur la société actuelle et de mettre en évidence ses maux et ses failles dans *World War Z*, Max Brooks, en digne héritier de son père Mel, ajoute une bonne dose d'humour second, voire troisième degré, dans son indispensable *Guide de survie en territoire zombie* (que cette édition de poche permet enfin de conserver sur soi).

—Philippe Paygnard

*Fantastique*

**Justin CRONIN**

***Le Passage***

***(The Passage)***

Éditions Robert Laffont, mars  
2011, 965 p., 22,90 €.

pourchassent pas les criminels pour les enfermer. Ils cherchent, à travers tout le pays, les cobayes idéals pour un projet top secret qui doit permettre de concevoir des humains génétiquement améliorés grâce à un mystérieux virus découvert en Amérique du Sud. Douze condamnés à mort deviennent ainsi les premiers surhommes du projet Noah, mais ils s'avèrent rapidement être trop dangereux pour le reste de l'humanité. Wolgast et Doyle doivent donc ramener un sujet plus jeune aux chercheurs du projet Noah : un enfant, un orphelin de préférence et ce sera la petite Amy Harper Bellafonte.

Paradoxalement, en faisant le choix de conserver l'ordre chronologique de sa longue histoire, Justin Cronin fait perdre une bonne dose d'intérêt à son récit. Il conte ainsi tout d'abord l'enlèvement d'une petite fille par deux étranges agents du FBI dans le cadre du projet Noah. Puis, après plus de 300 pages de cette première aventure, il nous projette soudainement dans un futur apocalyptique où ne survivent que quelques poignées d'humains, à la merci de prédateurs redoutables, les Viruls. Les deux parties de ce roman, qui comporte presque un millier de pages et qui n'est d'ailleurs que le premier volet d'une trilogie, sont bien évidemment intimement liées, mais il faut savoir être patient pour en découvrir toutes les subtilités.

La lecture du *Passage* de Justin Cronin peut également provoquer une dérangement et entêtante impression de déjà-vu. En effet, comme dans le roman *Je suis une légende* de Richard Matheson, les créatures qui précipitent la fin du monde sont des vampires non-traditionnels. Quant au virus qui transforme les Douze et leurs séides en prédateurs assoiffés de sang, il apparaît qu'il permet également de fabriquer de véritables surhommes, un peu comme le héros de la bande dessinée *Blade* créée par Marv Wolfman et Gene Colan. Et ce 2e Corps Expéditionnaire de l'Armée de la République du Texas qui traque les Viruls, il n'est pas sans rappeler les Irréguliers du

Malgré leurs cartes du FBI, les Agents Brad Wolgast et Phil Doyle ne

Kentucky qui pourchassent les dragons dans le film *Le Règne du feu*. On pourrait multiplier presque à l'infini ce jeu de références et d'influences diverses plus ou moins visibles.

Pourtant, malgré tout cela, Justin Cronin parvient à conserver une réelle unité à son récit empêchant définitivement ce livre, malgré son poids, de tomber des mains de ses lecteurs, parmi lesquels on compte un certain Stephen King, à en croire la quatrième de couverture.

—Philippe Paygnard

*Fantasy*

**Kevin CROSLY-  
HOLLAND**

***La Bataille de Thor et  
autres légendes viking  
(Viking!)***

Gallimard, « Folio Junior », mars  
2011, 208 p., 6,10 €

Cette version « jeunesse » d'un livre anglais de 1981, traduite ici, selon toute apparence directement en poche, se serait sans doute retrouvée voici déjà deux générations sous les couvertures cartonnées, blanches et dorées, de la collection « Contes et Légendes de... ». Sans doute avec moins de dialogues car il fallait faire sérieux. Les choses ont quelque peu changé, la *fantasy* se vend honorablement, la mythologie scandinave peut être mise à contribution sous une forme franchement romancée. On ne s'en plaindra pas, quoiqu'on pense du genre dans sa généralité. Et on ne reprochera pas aux gamins, « à partir de dix ans » dit la posologie, de suivre les aventures de Thor, de Loki, d'Odin et de quelques autres un peu moins tombés dans le domaine public. Entre Asgard, bien entendu, et Bigel, pont bien connu et au nom traduit ici totalement – on verra bien

ce qu'en dit l'équipe de Bifrost. Avec ce qu'il faut d'elfe, de géant et de dragon. Peut-être trouvera-t-on que c'est un peu sérieux pour de la *fantasy*, et un peu romancé pour un tableau mythologique, mais il n'est pas certain que le public visé aie cette sorte de prévention. Il est même presque certain que ce ne sera pas le cas. Donc...

—Eric Vial

*Science Fiction*

**Jordi CUSSÀ**  
***A reveure, Espanya***

Edicions de L'Albí, « Narrativa »,  
novembre 2010, 160 p., 17 €

Nous sommes au printemps 2038, et tout le monde en Catalogne (enfin, dans le *Principat* : au nord de l'Ebre et au sud des Pyrénées) s'apprête à célébrer le vingtième anniversaire du 23 avril 2018. Cette Saint Georges-là<sup>2</sup>, ce qui n'était que la *Generalitat*, communauté autonome de l'Etat espagnol, a décidé par un vote presque unanime de son Parlement de proclamer son indépendance, et le roi, au grand dépit de ses généraux les plus bellicistes, a opté pour se satisfaire d'un statut analogue à celui de la reine d'Angleterre au sein du Commonwealth.

Tout s'est extraordinairement bien passé. Si bien passé que la protagoniste Sophie McBrides Martorell, étudiante en cinéma à Edinbourg et petite-fille (par sa mère) de la première chef de gouvernement de la Catalogne indépendante, Blanca Martorell Cervantes, finit par se douter qu'il y a anguille sous roche. Si vous avez bien décodé la phrase qui précède, et observé les noms de famille des deux personnages

2. Ou *Sant Jordi*. La fête du saint patron de la Catalogne est depuis bien des années consacrée au livre (en catalan !) avec un succès qui ne se dément pas.

cités, qui obéissent au système hispanique (une personne reçoit comme patronyme le patronyme de son père, suivi d'un matronyme qui est le patronyme de sa mère), vous aurez déduit que Mamie Martorell s'est passé de mari pour avoir sa propre fille. Il y a donc un mystère de filiation à résoudre, et vu le rôle de la famille de Sophie et de ses proches dans l'histoire récente de la Catalogne, on se doute que ce sera éminemment politique ; mais bien plus que cela, on apprend à la moitié du livre que le vote miraculeux du Parlement de Catalogne n'a été acquis qu'à la suite d'une série de chantages exercés sur les leaders politiques de différents partis. Le livre s'écarte alors du terrain de la politique-fiction pour rentrer dans le roman d'enquête, avec révélation finale à la clé, au bout de la découverte de beaucoup de linge sale dans les placards...

Ce court roman est marqué par les intrusions souvent ironiques de l'auteur dans la narration, ce qui peut gêner, mais est bien dans la lignée des polémistes de la presse catalane. S'il ne met en scène aucune personne ayant réellement existé, il exige bien entendu du lecteur un bon niveau de connaissance de la politique et des traditions catalanes (ou du moins de leurs traits distinctifs les plus emblématiques, voire caricaturaux). Je me serais passé d'une partie des jeux de séduction saphiques entre-croisés qui, quoique liés à l'intrigue principale, finissent par me sembler aussi forcés que la description des repas de famille. Mais, en Catalogne comme en Occitanie ou en France, la nourriture fait partie de ces traditions que l'on défend avec un sens sourcilieux de l'honneur national. Le livre a le mérite d'être court et enlevé, histoire de ne pas laisser le lecteur réfléchir à la quantité de coïncidences qu'il se permet, et se lit sans déplaisir, mais sans profonde émotion.

—Pascal J. Thomas

• [www.edicionsalbi.cat](http://www.edicionsalbi.cat)

*Fantastique*

**Guillermo DEL TORO  
& Chuck HOGAN**

***La Chute***  
***(The Fall)***

Presses de la Cité, octobre 2010,  
326 p., 21,80 €

La nuit, les rues de New York ne sont pas sûres, et le jour non plus. En effet, depuis que le vol 753 s'est posé sur l'aéroport Kennedy, les créatures de la nuit ont envahi la cité. Les autorités semblent désarmées face à cette menace et ce n'est pas l'aide très intéressée du milliardaire Eldritch Palmer qui peut arranger les choses. Au milieu de cette mortelle confusion, Ephraïm Goodweather fait de son mieux pour protéger son fils, Zack, et son amie Nora Martinez. Mais aussi pour venir en aide à la seule personne qui peut s'opposer à cette terrifiante menace, le professeur Abraham Setrakian.

Ayant présenté le décor et les principaux personnages de l'histoire dans *La Lignée*, premier volume de leur trilogie<sup>3</sup>, Guillermo Del Toro et Chuck Hogan peuvent prendre le temps de s'intéresser à d'autres acteurs de l'aventure. Ainsi, peut-on découvrir la genèse complète du professeur Abraham Setrakian qui, après avoir échappé aux camps de la mort nazis, a évité la morsure fatale des vampires qui s'emparèrent de la vie et de l'âme de son aimée. Une histoire tragique qui explique l'inextinguible soif de vengeance qui habite le vieil homme.

Un personnage secondaire fait également son apparition dans ce deuxième tome, Angel Guzman Hurtado, un vieil homme qui fut plus connu, bien des années plus tôt, sous le nom de l'Ange d'argent, un *luchador* mexicain. Le destin facétieux le place ainsi juste entre les

3. Chroniqué dans *KWS* 65-66, juillet 2010.

créatures vampiriques du Maître et les chasseurs de vampires des Aînés, l'obligeant à choisir son camp pour survivre dans cette cité en pleine déliquescence. Ce personnage de fiction rappelle bien évidemment, et ce n'est pas un hasard, le très cinématographique catcheur mexicain Rodolfo Guzman Huerta plus connu sous le masque et le nom d'El Santo (1917-1984).

Coïncidence intéressante, pendant que le cinéaste Guillermo Del Toro attaque New York avec les vampires de ses romans, la productrice de cinéma Gale Ann Hurd (*Terminator*, *Tremors*, *The Incredible Hulk*) lance sur la ville qui ne dort jamais une étrange épidémie qui transforme les êtres humains en terrifiantes gargouilles, dans une série de comic books intitulée *The Scourge* (avec l'aide du scénariste Scott Lobdell et du dessinateur Eric Battle pour une coédition Aspen Comics et Valhalla Pictures, en 2010-2011).

Pour en revenir à *La Chute*, il faut remarquer que, plus encore que dans l'ouvrage précédent, on retrouve, au fil des chapitres de ce deuxième tome, la marquante empreinte des univers de Guillermo Del Toro. Ainsi, les humains et les vampires entraînés par les Aînés pour affronter les hordes du Maître renvoient tout naturellement au commando de vampires réuni autour de Blade pour éradiquer la menace de Jarek Nomak et de ses Faucheurs, dans le film *Blade II* (2003). Quant à la fuite de Zack Goodweather, de Nora Martinez et de sa mère dans les tunnels des chemins de fer, traqués par les vampires du Maître, on y retrouve la même ambiance glauque et terrifiante que dans la scène où le docteur Tyler et Chuy s'échappent dans les sous-sols du métro à la fin du film *Mimic* (1997). Enfin, il devient de plus en plus évident que Zack, le fils d'Ephraïm Goodweather, est appelé à jouer un rôle-clé dans les plans du Maître, un de ces rôles essentiels que Guillermo Del Toro se plaît à accorder à ses jeunes personnages qu'il s'agisse d'Aurora dans

*Cronos* (1993), de Chuy dans *Mimic*, de Carlos dans *L'Échine du Diable* (2001) ou encore d'Ofelia dans *Le Labyrinthe de Pan* (2006).

D'une certaine manière, plus que les différents chapitres coécrits par Guillermo Del Toro et Chuck Hogan pour ce roman, ce sont les images précédemment tournées par Del Toro dans ses films qui donnent sa puissance expressive au récit.

Comme tous les ouvrages intermédiaires d'une trilogie en cours, *La Chute* a pour but de mettre en place l'ensemble des personnages et des éléments qui, une fois assemblés, conduiront à la conclusion de l'ultime chapitre de cette saga sur les vampires écrite à quatre mains par Guillermo Del Toro et Chuck Hogan.

—Philippe Paygnard

*Fantastique*

## **Thierry DI ROLLO** **Crépuscules**

ActuSF, « Les 3 Souhaits »,  
novembre 2010, 108 p., 8,00 €

Après *Cendres*, publié en 2007, Jérôme Vincent et ActuSF poursuivent la réédition des premières œuvres de Thierry Di Rollo puisque ce nouveau recueil, intitulé *Crépuscules*, regroupe quatre nouvelles publiées entre 1991 et 1998, ainsi que deux textes inédits écrits durant cette même période. Pour ce qui est du ton général de ce nouvel ouvrage, il est immédiatement donné par une couverture qui allie le noir et d'élégants dégradés de gris encadrant un titre de *Crépuscules*. En découvrant l'objet qu'est ce petit livre (par la taille, mais point pas le contenu), le lecteur potentiel sait donc d'ores et déjà que Thierry Di Rollo ne l'entraînera pas vers les terres étincelantes et exotiques d'un *space opera* débridé ou d'une délirante *fantasy*. Cette première

impression est d'ailleurs renforcée par une quatrième de couverture qui parle de « poésie du désespoir » et d'univers noirs, mais qui se conclut fort heureusement par un « la mort n'est présente que pour mieux célébrer la vie ».

Une chose est certaine, l'un des principaux intérêts de ce type d'anthologies est de présenter rapidement et efficacement l'évolution du style ou des thématiques d'un auteur. Ainsi, « Seconde mort », publiée à l'origine sous le titre « La mort lasse » dans les *Territoires de l'inquiétude* n°3 en 1991, est de l'aveu même de Thierry Di Rollo, dans sa rapide présentation des textes, très influencé par les consignes et les directives d'Alain Dorémieux. On retrouve pourtant dans ce texte, qu'on pourrait croire de commande, toute la puissance d'évocation de Di Rollo, qui n'a pas besoin de longues descriptions pour immerger le lecteur dans ses univers. En quelques lignes, il met en évidence la mélancolie, si ce n'est la désespérance, qui exsude de chacun de ses deux personnages principaux, une prostituée boiteuse et un homme follement amoureux d'elle, plongés au cœur d'une impossible idylle.

Thierry Di Rollo fait également montre de cette efficacité narrative dans « La ville où la mort n'existait pas », publiée dans le 76e numéro de la revue *Imagine* en 1997, où, sans jamais indiquer le pourquoi et le comment des événements qu'il distille à travers son mystérieux personnage principal, il parvient à dépeindre un très étrange et visiblement éternel cycle de la mort et de la vie au cœur d'une énigmatique cité.

Deux récits entraînent le lecteur dans un lointain futur qui n'est pas plus rose que le présent. Le premier, intitulé « Éléphants bleus » et précédemment publié dans *Galaxies* n°7 en 1997, permet de découvrir un duo d'enquêteurs, un humain et un androïde, essayant d'élucider plusieurs morts suspectes survenues sur une colonie minière. Même si l'on pense forcément à Isaac Asimov en lisant ce texte, Thierry Di Rollo parvient

instantanément à imposer ses codes et sa douce noirceur. Et c'est dans un univers très proche que se situe « Hippo! », nouvelle parue à l'origine dans l'anthologie *Escapes sur l'horizon* en 1998, dont la thématique est le clonage et la modification d'animaux, ici des hippopotames, pour remplacer machines et ouvriers à la recherche de minéraux devenus rares. Deux textes qui, avec le recul, peuvent se lire comme les fondations de l'un des premiers romans de Thierry Di Rollo, *La profondeur des tombes*, publié par Le Béal' en 2003.

Texte inédit, « Un dernier sourire » détonne un peu au milieu de ce recueil plutôt sombre. Non pas qu'il s'agisse d'un récit optimiste ou franchement guilleret, puisqu'il parle violence et SIDA, mais plutôt parce que Thierry Di Rollo le mène à cent à l'heure jusqu'à un retournement plutôt inattendu.

*Crépuscules* se clôt sur l'une des nouvelles les plus dures, mais certainement la plus fascinante de ce recueil mêlant, sous le titre « Le Crépuscule des Dieux », amour platonique et sacrifice christique dans une ambiance apocalyptique.

À travers ce second recueil de nouvelles, le lecteur a l'opportunité de découvrir ou de redécouvrir un auteur qui, au fil des nouvelles et des romans, construit une œuvre au style personnel, et dont l'imaginaire et la qualité d'écriture lui permettent désormais d'explorer d'autres univers comme, récemment, la fantasy, avec *Bankgreen* édité par Le Béal', ou le polar tendance politique fiction avec *Préparer l'enfer* publié dans la Série Noire des Éditions Gallimard.

—Philippe Paygnard

*Fantasy*

## **Thierry DI ROLLO** ***Bankgreen***

Le Béliat', février 2011, 361 p.,  
20 €

Sur Bankgreen, tout a une raison. Dans le ciel mauve et noir, les derniers combats entre Digtères et Arfans viennent de prendre fin. Grâce à la puissance de leurs troupes et à leurs alliés, les terribles Varaniers, les premiers ont gagné la reconnaissance de leur droit de propriété inaliénable et éternel sur les mines de l'Orman. Les seconds conservent le droit de les exploiter en utilisant la main-d'œuvre Shore. La guerre, qui a mené des milliers de Digtères et d'Arfans à la mort, n'a finalement servi qu'à consacrer un statu quo qui semble immuable à travers les cycles. Les principales victimes de cette dernière guerre semblent être les Varaniers. Leur population est désormais réduite à quelques individus atteints d'une étrange mélancolie qui les conduit à choisir de mettre un terme définitif à leur vie de mercenaire et d'immortel. Devenu le dernier Varanier de Bankgreen, Mordred fait le choix de quitter la Pangée pour éviter cette mort qui le hante. Il rejoint ainsi le bord du gigantesque *Nomoron*, vaisseau qui erre sur l'immensité océanique de GrandEau, sous le commandement de Silmar l'Hunum.

Après avoir imposé sa voix si personnelle et si reconnaissable dans des récits de science-fiction (*Meddik*, *Les trois reliques d'Orvil Fisher*) et des romans noirs (*Le Syndrome de l'Éléphant*, *Préparer l'Enfer*), Thierry Di Rollo s'essaye avec talent et efficacité à la fantasy. Reprenant tous les codes du genre, il nous invite à découvrir le monde mauve et noir de Bankgreen, une planète qui pourrait être la Terre d'un passé extrêmement lointain ou bien celle d'un

futur très éloigné ou encore une planète perdue dans l'espace infini. Habité par diverses races, ce monde offre des décors tout à la fois variés et classiques : l'infinité aquatique de GrandEau, les vertigineuses montagnes qui constituent le Haut Toit et la vaste plaine d'Orman où commence cette épopée. Bankgreen est un monde immense dont les habitants, que nous croisons au fil des pages, ne connaissent que d'infimes parcelles.

Celui qui pourrait être le héros de ce roman épique s'appelle Mordred. Il est l'un des derniers Varaniers, ces mercenaires immortels qui peuvent lire l'heure de la mort en chacun des individus qu'ils rencontrent et, en toute logique, leur offrir une mort bien plus douce au fil de leur épée. Ces guerriers, couverts du fer de leur armure impénétrable, chevauchant de terrifiants varans géants, n'ont rien des preux chevaliers animés de justes et nobles sentiments des chansons de geste. Dissimulant leurs émotions et leur véritable nature derrière un heaume impassible, Mordred et les siens semblent insensibles au sort de ceux qu'ils croisent sur leur route. Plus encore que les autres Varaniers, Mordred ne s'intéresse qu'à une chose, sa survie dans un monde qui voit les siens dépérir et s'effacer, victimes d'un spleen mortifère. Par bien des aspects, Mordred ressemble à cette autre figure tragique de la *fantasy* qu'est Elric le nécromancien, qui hante une dizaine de romans écrits par Michael Moorcock. Ces deux chevaliers en armure n'ont qu'une seule compagne fidèle, la mort, celle de leurs ennemis la plupart du temps, mais aussi celle qui les tourmente jour et nuit : la leur ! Point commun de plusieurs œuvres de Thierry Di Rollo, l'immortalité, qu'elle soit celle de Mordred sur Bankgreen ou bien celle des narrateurs de ses nouvelles « La ville où la mort n'existait pas » (dans *Imagine...* n° 76 en 1997) et de « Vie™ » (dans *Bifrost* n° 42 en 2006), est rarement heureuse.

Il est un autre personnage de *Bankgreen* qui pourrait ravir le titre de héros de ce roman-monde à Mordred. Il

s'agit de Silmar l'Hunum. Seul de sa race, il commande aux destinées du *Nomoron*, un navire gigantesque qui accueille les peuples en exil fuyant la vie cruelle et sans espoir de la Pangée. Au premier abord, Silmar semble être un emprunt respectueux à Jules Verne, mais Thierry Di Rollo donne à l'Hunum une dimension dramatique qui dépasse la personnalité déjà complexe du capitaine Nemo, maître du *Nautilus*. Ainsi, alors que sa destinée est toute tracée sur l'immensité de GrandEau et qu'une longévité de mille cycles inscrite dans ses gènes devrait lui apporter une certaine sagesse et une réelle sérénité, Silmar doute et craint sa mort encore lointaine, cherchant l'impossible moyen d'y échapper.

À côté de ces individus hors norme, d'autres races habitent le monde de Bankgreen : les Digtères à trois doigts ; les Arfans, leurs éternels ennemis ; les Shores, peuple d'esclaves ; Yphor et les rats noirs ; les innocentes et lumineuses Émules ; les méchants Gnomes ; et, les orgueilleux Katémens. Une multiplicité d'ethnies qui rappelle forcément celle imaginée par J.R.R. Tolkien pour peupler sa Terre du Milieu (Humains, Nains, Elfes, Hobbits, ...). Cependant, les races réunies par Thierry Di Rollo sur son monde de Bankgreen, ne semblent vivre que dans l'obsession d'une mort qui est toujours trop proche quelle que soit leur longévité, de l'éphémère Émule qui ne vit qu'une dizaine de cycles jusqu'au presque immortel Mordred, en passant par Silmar et ses mille cycles de vie. Il y a cependant un point commun entre tous les habitants de Bankgreen, ils refusent obstinément d'entendre la sombre prédiction de Mordred lorsque celui-ci leur demande s'ils veulent connaître l'heure de leur mort, souvent éminemment violente qu'il est prêt à leur prédire. Et, il y a aussi et surtout les Runes, créatures immortelles qui volent au-dessus de Bankgreen, dont la féminité ailée pourrait rappeler les harpies de la mythologie grecque, s'il n'y avait cette étrange peau bleue et cette fascinante beauté qui ensorcelle tous leurs

interlocuteurs, qu'ils soient humains comme Nox le Shore, animaux tel qu'Yphor le grand rat noir ou surhumain à l'image de Silmar l'Hunum. Complexes et fascinants, les habitants de Bankgreen vivent et meurent sur ce monde fait de mauve et de noir, où tout a une raison.

En abordant la *fantasy*, certains diront la *dark fantasy*, Thierry Di Rollo trouve le lieu idéal où développer sa prose poétique et désespérée. Reprenant tous les codes et tous les clichés du genre, il les magnifie par son écriture à la fois sombre et lyrique, imposant la lumineuse noirceur de son style unique. Avec ce roman qui s'ouvre sur une bataille et se conclut par un combat plus terrible encore, il ne nous fait cependant visiter qu'une infime parcelle de cette planète immense qu'est Bankgreen. En à peine plus de trois cent cinquante pages, Thierry Di Rollo ne fait ainsi qu'entrouvrir les portes d'un monde que l'on sent proche de l'infini et qui est loin d'avoir révélé tous ses secrets.

—Philippe Paygnard

*Science Fiction*

## **Thierry DI ROLLO** ***Préparer l'Enfer***

Gallimard, « Série Noire », avril  
2011, 158 p., 13,00 €

Alors que se déroule le deuxième tour d'élections présidentielles décisives pour l'avenir du pays, l'inspecteur Louran procède, grâce à l'efficacité du réseau de surveillance HyperOpsis, à l'arrestation du meurtrier d'un clochard. La longue confession de cet assassin, un certain Mornau, va permettre au policier de découvrir l'existence un vaste et terrifiant complot.

Même s'il est publié sous le prestigieux label de la Série Noire, ce nouveau livre de Thierry Di Rollo appartient tout autant au polar, à la politique-fiction qu'à

l'anticipation. En effet, le romancier nous entraîne dans un futur proche, orwellien en diable, où fleurissent les caméras de surveillance pour assurer la sécurité des citoyens dans une démocratie qui n'en a plus que le nom et qui ressemble par bien des aspects à celle défendue par bon nombre d'hommes politiques contemporains.

Comme à son habitude, pour nous faire pénétrer dans son univers, Thierry Di Rollo procède par petites touches successives. Tel un peintre, il juxtapose ainsi, au fil du témoignage de Mornau, divers tons de gris et de noir pour former un bien sombre tableau d'un avenir possible. Menant de front la découverte de cet énigmatique tueur qu'est Mornau et de la froide machination politique de ce parti nationaliste et sécuritaire qu'est le Franc, Thierry Di Rollo nous fait entrevoir l'enfer qui pourrait se préparer si l'on n'y prête garde.

Récit sombre et définitivement sans espoir, *Préparer l'enfer* est, souhaitons-le cependant, le moyen pour Thierry Di Rollo d'exorciser un avenir qui devient de moins en moins impossible, même si on peut encore le penser improbable.

—Philippe Paygnard

*Fantasy*

**Hal DUNCAN**  
***The Book of All***  
***Hours 1 :***  
***Vellum***

Pan, 2006, 502 p.

première édition 2005.

Difficile de rendre compte en un seul article d'un livre qui veut être tout à la fois. Road movie infini. Trip psychédélique. Roman de guerre. Plongée dans la Mafia. Fantasy mythologique. Crypto-archéologie. Choisissez votre

préféré, il se niche quelque part dans ces cinq cents pages.

Tout commence de façon apparemment innocente, dans un campus écossais avec trois amis étudiants — mais au bout de quelques pages, de quelques paragraphes, le vernis de normalité éclate. Un des personnages, Jack Carter, s'empare d'un livre maudit, et se rend compte que ce faisant il s'est projeté dans un univers infini qui contient notre monde comme un cas particulier, mais qu'il peut parcourir pendant des siècles sans jamais rencontrer âme qui vive.

Ce « Vélum » pourrait faire figure d'invention centrale du livre, mais il n'est qu'enveloppe, que prétexte pour une foule d'histoires entrelacées qui vont prendre le devant de la scène. Avec pour personnage central (mais muet et passif) Thomas Messenger, jeune homme aux innombrables incarnations. Au niveau contemporain, c'est la victime d'un meurtre homophobe sauvage. Mais son martyr n'est que l'écho d'une longue série d'assassinats de héros, qui commence avec ceux de Tammuz, ou Dumuzi, dans les mythes mésopotamiens. C'est-à-dire depuis que l'écriture existe. Duncan accumule la répétition de mythes tragiques, où le jeune premier est battu à mort par les hommes de main du Dieu ancien (on notera qu'il contourne prudemment le christianisme). Mais il fait de toutes ces répétitions les reflets d'une bataille qui se livre en dehors du temps, et qui ressemble fortement, en coulisses, à une guerre des gangs. De tous temps aussi, la sœur du martyr part au secours de son frère, jusqu'à franchir les portes de l'enfer pour aller le sauver. Encadrée par les figures de Metatron (ange de la mort, ou quelque chose de ce style) et Seamus Finnan, qui s'oppose à Metatron tout en restant plus ou moins en retrait.

Concrètement, cela se traduit dans le livre par des scènes courtes et apparemment disjointes, situées autant dans le passé que dans le futur ou dans des lieux difficiles à situer dans le Vellum.



Avec beaucoup de répétition (sans quoi, j'imagine, on aurait encore plus de mal à suivre le fil du livre, pour autant qu'il n'y en ait qu'un). On pourrait ainsi suivre le périple en moto de Phreedom (ou Inanna, une des incarnations de la sœur) dans une Amérique démultipliée ; les cours de mythologie du professeur Hobbsbaum (dans un monde où tous les étudiants ont le corps que nous attribuons classiquement aux démons) ; un micro-drame au sein des tranchées de la Première Guerre Mondiale ; une course-poursuite dans un monde futuriste d'aspect très rétro ; ou la terrible vengeance des dieux d'un peuple de bergers du Croissant Fertile. La gamme de tableaux offerte change un peu avec le passage entre les deux « volumes » du livre, mais la méthode reste la même, une sorte de cut-up à l'échelle de passages de quelques pages, qui ne trouve une structure globale que par les échos évoqués. Chacun de ces passages étant écrit, il faut le souligner, avec énormément de talent, et la capacité de pasticher une vaste gamme de formes que nous aimons bien. Par exemple, cette expédition vers un site mystérieux du Caucase menée par des Nazis en quête de révélation occulte restitue remarquablement l'ambiance des histoires de mondes perdus. On pourrait multiplier les exemples.

Il y a des images qui relèvent de la science-fiction, comme ces nuages de *bitmites* au service de Metatron (on pense nanotechnologie), d'autres de l'horreur, avec la peur permanente que tous les personnages rencontrés ne soient que les masques de monstres sans nom. Il y a un usage occasionnel de références rock'n'roll — il vaut mieux connaître les paroles de « Jumpin' Jack Flash » des Rolling Stones pour goûter certains passages — et on comprend que Roland Wagner ait pu reconnaître dans le livre son concept d'archétypes incarnés. Au total, je le classerais plutôt dans la *fantasy*, pour son usage d'un univers magique et imaginaire, sans que le livre suive les structures de la

plupart des romans du genre ; s'il y a une quête, il est difficile de la voir progresser, s'il y a une lutte éternelle, ce sont les forces qui se réclament (à l'occasion) du Bien qui semblent les plus sinistres...

Je dois l'avouer, je sors de ces cinq cents pages avec l'impression d'avoir regardé les étincelles d'un kaléidoscope, sans voir émerger d'image intelligible. Ce livre n'est pas pour moi. Mais je ne voudrais pas vous décourager de tenter l'expédition.

—Pascal J. Thomas

*Science Fiction*

**Claude ECKEN  
& Roland LEHOUCQ  
*Mission Caladan***

Le Pommier, « Roman & Plus »,  
octobre 2010, 312 p., 22 €

On disait d'Isaac Asimov qu'il aurait été capable d'écrire l'annuaire du téléphone et de le rendre lisible. Son style transparent a en tout cas servi pendant des années à porter la rubrique scientifique de *Fantasy & Science Fiction*, qui était toujours étonnante de lisibilité (même quand elle n'avait pas grand-chose de neuf à dire). A l'instar d'Asimov ou de Jules Verne, Ecken & Lehoucq ont entrepris de transformer en forme d'art cette terreur du roman de SF (ou pas, au demeurant) qu'est le paragraphe d'exposition massive.

Deux mots, néanmoins, sur l'intrigue : nous sommes vers 2020. Robin est un étudiant français en robotique à Abu Dhabi, qui a la chance de rencontrer son idole, le chercheur américain Greg Forbie. Lequel se fait prestement enlever par un trio d'agents de la CIA, avides de détails sur les projets que le scientifique mène de façon pas assez secrète... On se doute que Robin va se lancer à la poursuite de son tout nouveau mentor, qu'un peu d'investigation et qu'un peu de violence

vont relever la sauce de l'intrigue (et on peut soupçonner Claude Ecken d'avoir poussé les choses dans cette romanesque direction).

Mais l'essentiel de l'ouvrage est un livre dans le livre : détenu au secret par ses ravisseurs, Greg Forbie va leur livrer en grand détail (menacé, il se doit d'être crédible ; mis en doute, il argumente ses positions) les plans d'exploration spatiale conçus par les Emirats Arabes Unis et la Chine. Si la Mission du titre reste un projet tout au long du livre — à l'image du voyage lunaire dans *De la Terre à la Lune* de Jules Verne, illustre prédécesseur dans l'art du paragraphe d'exposition qui n'en finit pas — nous en apprenons tous les aspects, tous les problèmes technologiques et humains prévus par ses concepteurs (les « tisseurs de rêves » du sous-titre ?), et à la fin du roman nous pouvons entretenir l'impression que nous l'avons vécue.

Cul entre deux chaises entre roman d'action et ouvrage de vulgarisation scientifique, *Mission Caladan* aurait pu être un pavé totalement ennuyeux. J'ai eu l'agréable surprise de le trouver totalement lisible, aussi fluide que les ouvrages fondateurs d'Asimov (et beaucoup plus que ceux du brave Jules). On y retrouve, au travers du récit spéculatif de Forbie, l'excitation de la SF de toujours, vitaminée par une sérieuse mise à jour technologique. De quoi se fourrer la tête dans les étoiles. Espérons que son éditeur, plus accoutumé à l'ouvrage de vulgarisation qu'au roman (il est distribué par Belin), saura lui trouver sa place sur le marché.

—Pascal J. Thomas

*Science Fiction*

**Catherine FISHER**

***Incarceron***

***(Incarceron)***

Pocket, « Jeunesse », juin 2010,  
498 p., 14,50 €

J'ai l'habitude de couvrir les livres que je veux conserver — pour les protéger et tenter de leur conserver une certaine "fraîcheur". Mais il m'arrive, par inadvertance, d'en couvrir certains avant de les avoir lus, avoir de savoir si je vais les ranger dans ma bibliothèque ou sur la pile de ceux destinés aux vide-greniers.

Pour ce premier tome de ce qui semble une trilogie — l'auteur en a déjà signé une chez le même éditeur — la couverture plastique qui le protège des avanies du temps est loin d'être usurpée. Première surprise, c'est un roman violent, sans ces concessions édulcorantes qui rendent parfois un peu mièvres certains romans pour ados. Deuxième surprise, cela se lit à toute vitesse, on dévore et les infos nécessaires à la compréhension s'inscrivent dans l'histoire sans perturber notre lecture ou la ralentir. Troisième et dernière surprise, un des personnages principaux est une prison dont le nom donne son titre au roman.

Bref résumé : nous sommes dans un monde manifestement post-cataclysme où seuls les "Sapienti" ont le droit de chercher et d'apprendre. Le reste du monde vit selon le Protocole qui interdit tout recours à des machines modernes — machine à laver, téléviseur, éclairage électrique, etc —, est figé dans un style 17<sup>e</sup>, et est gouverné par une reine. Celle-ci est veuve d'un roi qui a eu un enfant d'un premier lit, Gilles, et qui lui en a fait un autre, Caspar. Caspar doit épouser Claudia, la fille du directeur de la prison. Dans cette prison, sous les yeux rouges qui circulent partout, c'est la loi de la jungle, mais une légende veut qu'un

certain Sapphique se soit évadé. Finn est un prisonnier différent qui souffre de crises qui lui font voir des choses. Claudia ne veut pas épouser Caspar et déteste son père, elle préfère la compagnie de Jareg le sapient qui l'éduque. Les prisonniers ne croient pas qu'il existe un extérieur à leur geôle et Claudia ne sait où se trouve la prison.

Un monde riche, des personnages violents et d'abord en quête d'eux-mêmes et qui osent se comporter égoïstement. J'ai eu l'impression de me promener dans un China Mieville. Attention, cette remarque n'est en rien réductrice du roman, bien au contraire. Je crois que l'on peut dire que tous les personnages sont attachants parce qu'ils mentent, trichent et que l'on peut les prendre pour de grands enfants. Ils ont des attitudes d'enfants-adultes ou à l'inverse d'adultes-infantiles et colériques. Bien sûr la suite nous donnera sans doute les réponses nécessaires aux questions posées dans ce volume mais elle offrira aussi plus de place aux comploteurs contre l'ordre établi qui n'ont fait que montrer le bout de leur nez. Elle fera mûrir les jeunes gens fougueux sans imposer de leçons de morale.

Si vous ne savez qu'offrir pour Noël...

—Noé Gaillard

*Littérature générale avec quelques vrais morceaux de fantastique dedans*

**Juan Manuel  
FLORENSA**  
***Les Mille et un jours  
des Cuevas***

Albin Michel, janvier 2011, 582 p.,  
23 €

On le sait, le fantastique est soluble dans la littérature générale et même dans le roman historique. A vrai dire, la science-fiction aussi, même si c'est plus

difficilement, et il y a bien longtemps, Chabrol, l'écrivain cévenol, pas le cinéaste, racontait dans *Le Bouc du désert* la vie d'Agrippa d'Aubigné en imaginant une méthode purement conjoncturelle d'enquête historique, à base d'hypnose. On s'en approche ici, dans ce qui est loin d'être le premier livre de l'auteur, mais est sans doute le premier chez un grand ou gros éditeur ayant la vertu inappréciable d'assurer une bonne diffusion. C'est l'histoire de petit-fils d'exilé espagnol de 1939 qui part chercher ses racines, chez son grand-père réinstallé à Barcelone, qui voit la ville par l'envers du décor mais surtout découvre ce qu'ont été la guerre civile et la répression franquiste, y compris celle, mesquine et sanglante, d'après la victoire – sans manichéisme et sans cacher les turpitudes d'en face, les déchirures du camp républicain, mais en rappelant simplement quelques faits simples, volontiers oubliés. Il le fait à travers des récits, mais aussi un « don », des visions, dont celle de son arrière-grand père torturé à mort, vers 1942 par des gardes civils voulant lui faire dire où était son fils, celui qui s'est réfugié en France...

La deuxième partie du roman lui fait raconter (hallucination ultra-réaliste née d'une maladie, de la fièvre) l'arrivée, justement, les gendarmes, les camps dont la plage d'Argelès, la mort qui rôde, le mépris et la haine des bien-pensants, leur exploitation de la détresse (de même nature que ce que racontait Pierre Versins, qui emmené en déportation à l'épisode juste suivant, avait dû troquer sa montre pour avoir droit à un verre d'eau – après la mort de Versins, l'auteur de ces lignes a découvert que son grand-père était dans le même train).

Le tout est lié par une histoire familiale qui n'est sans doute pas ce qu'il y a de plus intéressant, mais surtout par une écriture torrentielle, lyrisme et imprécations. Et on peut se demander pourquoi fantômes et visions surgies du passé viennent s'ajouter à un texte qui n'en aurait pas absolument besoin pour que le récit avance... Peut-

être parce que les prétentions au réalisme sont trop souvent si convenues et si nombrilesques qu'une dose d'irréel, fournie par le fantastique ou la science-fiction, et plus souvent par le premier à cause des fragilités stomacales des lecteurs, est nécessaire pour que la réalité puisse être décrite ; pas seulement celle du moment, du présent, mais même celle du passé.

—Éric Vial

*Science Fiction*

**Daniel GALOUYE**  
***Le Monde aveugle***  
***(Dark Universe)***

Gallimard, « FolioSF », octobre 2010, 294 p., 7,10 €

Il faut relire les classiques. C'est-à-dire les lire quand on se contentait d'en causer par oui-dire. Parce qu'on n'avait, en l'occurrence, jamais mis la main sur la première édition en français<sup>4</sup>, chez Présence du Futur. Quitte à être un peu déçu, « ce n'était donc que ça ». Mais aussi à se rendre compte que la pièce de musée, le document archéologique, le machin presque aussi vieux<sup>5</sup> que l'auteur de ces lignes et que l'on s'apprêtait à lire un peu par devoir, tient encore pas trop mal la route. Même si l'on voit venir (on entend venir, vu le sujet ?) un certain nombre de choses, mais un des plaisirs du lecteur de roman populaire, dont descend (du roman, pas du lecteur) en partie la littérature de genre, même celle qui nous intéresse le plus ici, est d'avoir une longueur d'avance sur les personnages, de comprendre avant eux, etc. Donc tout va bien. La couverture induit peut-être un peu en erreur quant au contenu, mais il aurait été peut-être commercialement scabreux qu'elle soit uniformément noire,

4. Traduite de l'américain par Frank Straschitz ; cette traduction a été revue par Julie Pujos.

5. Parution originale en 1961.

graphiquement difficile de représenter les échos sonores, etc. La quatrième donne un peu vite la clé d'une partie de l'énigme, tuant la construction des premières pages, mais c'est hélas la loi du genre, et de toute façon, le titre lui-même, en français comme en anglais, vend en partie la mèche. Reste qu'on suit sans déplaisir une tribu manifestement primitive dans un monde de totale obscurité. Ses difficultés croissantes. Les relations avec la tribu voisine. Les dangers rencontrés. Le conflit avec les « autres », ceux qui « zivent » le monde au lieu d'écouter les échos réverbérés par les parois. La tension entre l'aspiration à sortir du monde connu et le respect des règles proprement religieuses qui l'interdisent, tension bien faite pour parler à un lecteur adolescent. Des épisodes plus ou moins utiles mais jamais totalement superflus, et qui font passer de la nouvelle au roman, du concept à une aventure. L'identification lente des « monstres ». L'incompréhension face à des phénomènes étranges, incompréhensibles, et que nous avons peut-être du mal à identifier tout de suite parce qu'ils seraient trop évidents pour nous.

Et avec le recul, on notera peut-être une dimension proprement politique, un discours souterrain, si l'on ose dire, une référence à d'autres conflits plus immédiats, que miment peut-être ceux entre tribus, et qui débouchent sur l'explication finale. De ce point de vue, l'on retrouve l'aspect « document historique » : lors de la parution du roman, en 1961, la guerre froide était sur le point de s'assoupir pour plus d'une décennie, après une dernière flambée périlleuse avec l'affaire des missiles de Cuba, l'année suivante. De quoi orienter les esprits vers le post-apocalyptique, vers la menace nucléaire, etc. De quoi aussi faire parler des possibilités de coexistence. Peut-être aussi les rapports entre tribus, les méfiances, les hostilités, et en même temps les liens qui se créent, ouvertement ou de façon camouflée, renvoient-ils aux débuts de la déségrégation. On

pardonna à l'historien, victime d'une déformation professionnelle, de proposer cette lecture. D'autant qu'entre découvertes et ficelles, épisodes et dénouement, on a de quoi avancer, se prendre au jeu, lire au premier degré, passer un bon moment. Ce qui est l'essentiel.

—Éric Vial

*Science Fiction*

**P. J. HÉRAULT**  
***Millecrabe Tome 3 :***  
***Le grand Bluff***

Editions Interkeltia, « SF-  
 Uchronie », mai 2010, 392 p.,  
 19,40 €

1948, la guerre qui oppose les armées de défense européennes aux forces d'invasion chinoises est proche de l'enlèvement total. Même si les Européens ne perdent plus de terrain face à la multitude de leurs ennemis chinois, aucun des adversaires ne veut céder le moindre pouce de terrain, même au prix de pertes humaines importantes. Il est grand temps pour le président Edward Merxel de trouver une voie de sortie à un conflit qui s'éternise, qu'elle soit militaire ou diplomatique.

Toujours centré sur les membres du clan Clermont, ce troisième tome de l'uchronie post-napoléonienne de P.J. Héroult<sup>6</sup> invite cependant quelques noms connus à son générique. On entend ainsi parler, sans les croiser cependant, d'un Antoine de Saint-Exupéry disparu avant le début de cette guerre, d'un Alain Finkielkraut qui écrit sur le devoir de mémoire, en 1949 (son année de naissance dans le monde réel), et surtout d'un Wernher Von Braun, ingénieur allemand spécialiste des fusées. Ce dernier

travaille, avec l'aide de divers collaborateurs réels ou fictifs, à la conception d'une nouvelle arme terrifiante capable de mettre fin à la guerre. Car le thème crucial de ce troisième tome de *Millecrabe* réside dans une question dont la réponse peut déterminer le sort du conflit en cours : une puissance possédant une arme capable de décimer les armées et les populations ennemies a-t-elle le droit de l'utiliser ? Un problème de taille auquel P.J. Héroult trouve une solution plutôt intéressante.

La fin de la guerre permet également de retrouver les membres du clan Clermont qui ont eu la chance de survivre à ce conflit sans pitié. Tout juste majeurs au début du conflit, ceux qui ont échappé à la mort ont mûri et ont perdu l'insouciance d'une jeunesse dont ils n'ont pas eu le temps de profiter. Chacun d'entre eux va désormais devoir trouver sa voie : rester dans l'armée, se lancer dans un nouveau métier ou reprendre des études. Une chose est sûre, cette guerre est désormais terminée il leur faut oublier la haine, même si, comme le dit si bien Mykola Stoops-Clermont, ils restent tous des convalescents du cœur.

P.J. Héroult offre une conclusion humaniste à sa saga guerrière, une fin qui donne à réfléchir sur l'Humanité. Cependant, force est de constater qu'il manque, du début et jusqu'à la fin de cette trilogie, un point de vue externe qui aurait été bienvenu, celui d'un ressortissant américain par exemple ou bien celui d'un citoyen chinois. Ainsi, on ne sait pas par quel stratagème le Chancelier Xian Lo Chu a pu convaincre des millions de Chinois de se lancer dans une guerre sans merci contre l'Europe. Une information qui, sans être indispensable, aurait très certainement apporté un nouveau niveau de réflexion à la lecture de *Millecrabe*.

Enfin, même si tout au long des plus de neuf cents pages de sa saga guerrière, P.J. Héroult parvient, avec un talent inimitable, à rendre intéressants les combats aériens et les duels de chars,

6. Les deuxièmes tomes ont été chroniqués dans KWS n° 68, mars 2011.

mais il n'oublie jamais de rappeler combien la guerre est cruelle pour les corps comme pour les âmes. Une trilogie qu'il n'est pas inutile de lire dans le monde en crise que nous connaissons.

—Philippe Paygnard

*Science Fiction*

**Stephen KING**

***Dôme***

***(Under the Dome)***

Éditions Albin Michel, février

2011, tome 1 + 2 : 630 p. + 564 p.,

22,00 € + 22,00 €

Avec une mortelle soudaineté, un dôme invisible et infranchissable vient de s'abattre sur la petite ville de Chester's Mill, isolant définitivement, semble-t-il, ses habitants du reste du monde. Après avoir fait le compte des victimes directes et indirectes de l'apparition de ce dôme, les autorités locales commencent à s'organiser malgré la stupéfaction et l'incompréhension qui entourent cette situation inédite. Très vite, les habitants de la petite cité du Maine vont devoir apprendre à vivre en vase clos, en économisant les réserves disponibles, tandis qu'à l'extérieur, les hommes politiques, l'armée et les services secrets se mobilisent pour les sauver.

Régulièrement, Stephen King produit un mastodonte littéraire, c'est le cas de *Dôme* dont l'édition originale, artificiellement découpée en deux pour la version française, comporte pas moins de 1065 pages. Cela place donc *Dôme* en troisième position des plus imposantes œuvres du King derrière les 1142 pages de *Ça* et les 1152 pages de l'édition non censurée du *Fléau*.

Outre leur taille exceptionnelle, *Dôme* et *Le Fléau* partagent également certaines thématiques communes. Dans le second, Stephen King mettait les survivants de la super-grippe face à leurs responsabilités,

leur imposant de faire des choix décisifs qui révélaient ainsi les défauts et les qualités de chacun. Avec *Dôme*, Stephen King renouvelle l'expérience en plaçant une collectivité organisée, puisqu'elle dispose d'un conseil municipal, de policiers, de commerçants et même de journalistes, sous la loupe grossissante du Dôme. Et, très vite, la petite ville d'apparence si tranquille va voir apparaître certains tyrans domestiques qui, s'appuyant sur l'isolement, vont, tout en conservant les rites démocratiques, mettre en place un véritable système dictatorial à leur seul profit.

La démonstration est d'autant plus efficace que Stephen King, même s'il utilise un casting pléthorique, parvient à rendre attachant ou intéressant chacun de ses personnages, y compris ceux que l'on découvre au détour de quelques lignes, juste avant une mort plus ou moins atroce. Certains sortent bien évidemment du lot, à commencer par Dale « Barbie » Barbara. Vagabondant à travers les États-Unis depuis qu'il a quitté l'armée, ce dernier avait trouvé un travail de cuistot au restaurant du coin. Cependant, après une altercation avec le fils du plus influent des concitoyens de Chester's Mill, il était en train de quitter la ville lorsque le dôme l'en empêcha brutalement. Ancien officier, il se trouve maintenant coopté par les responsables extérieurs pour devenir l'homme en charge de Chester's Mill. Si cette décision peut paraître logique vue du dehors, elle est complètement irréaliste pour les habitants du dôme. Barbara se retrouve ainsi face à une population qui se méfie des étrangers, cause de tous leurs maux, et préfère de beaucoup faire confiance aux responsables locaux. Pratiquement seul contre tous, Barbara appartient donc plus à la catégorie des anti-héros qu'à celle des héros purs et durs. Il est le témoin privilégié de l'émergence d'une véritable dictature locale, violente et sans pitié, sous le dôme, et devient, en tant qu'étranger, le bouc émissaire idéal pour le pouvoir en place.

Face à Barbara se dresse le plus malin des vendeurs de voitures, James « Big Jim » Rennie. Ce dernier détenait la haute main sur le marché des voitures d'occasion de toute la région, mais aussi sur la distribution de méthamphétamine, et reste le premier adjoint au maire de Chester's Mill. Cette dernière fonction lui permet de diriger, en sous-main, l'ensemble des services municipaux, à commencer par la police qu'il réorganise et transforme en véritable milice personnelle. Il a tellement de secrets à cacher qu'il voit, dans la présence du dôme, le moyen idéal de faire le grand ménage et de se faire une nouvelle virginité par tous les moyens que lui offre cet isolement aussi inattendu que bienvenu pour lui.

Alors que Barbara fait de son mieux pour découvrir l'origine du dôme et pour le faire disparaître, Rennie profite de l'existence de celui-ci pour accroître son pouvoir, même si cela conduit la ville de Chester's Mill à la catastrophe et sa population à la mort.

On peut bien évidemment reprocher à Stephen King de réutiliser certains thèmes déjà développés dans sa bibliographie : l'isolement (*Brume*), l'affrontement du Bien contre le Mal (*Le Fléau*)... Mais, loin de se répéter, le romancier joue, avec *Dôme*, une partition toute nouvelle et il finit par surprendre son monde par un final inattendu. Et, comme toujours, Stephen King sait rendre humain le moindre de ses personnages, y compris le plus impitoyable tueur, ce qui fait qu'il est difficile de lâcher ce(s) livre(s) lorsque l'on en a commencé la lecture.

—Philippe Paygnard

*Fantastique*

**Ursula K. LE GUIN**

***Lavinia***

**(*Lavinia*)**

L'Atalante, « La Dentelle du Cygne », janvier 2011, 314 p., cat. 5

Il y a fort longtemps, j'ai fait un peu de latin et cela me plaisait bien. Hélas ! d'autres matières m'en ont éloigné. Je ne sais même plus si l'on étudie encore aujourd'hui le grand Virgile. Non qu'il faille l'avoir lu pour apprécier à sa juste valeur ce roman d'Ursula Le Guin qui a obtenu le Prix Locus en 2009, mais peut-être tout simplement parce que son *Enéïde* c'est de la bonne littérature. (J'en ai relu un peu dans la traduction de Maurice Rat en Garnier Flammarion, les notes sont aussi une mine). Et c'est le fondement d'une grande partie de notre littérature.

Je vous raconte tout cela, mais je ne sais même pas si l'on peut faire entrer ce roman dans le genre qui nous intéresse. Je ne sais si le biais utilisé par l'auteur pour écrire l'histoire de Lavinia relève du fantastique ou de la SF.

Ursula — si vous permettez que je l'appelle ainsi — imagine que Lavinia, son héroïne, connaît l'avenir d'Enée parce qu'elle a rencontré le poète qui a écrit l'Enéïde. (Lavinia n'est qu'un nom, une silhouette dans le texte de Virgile). Le Guin lui prête vie, consistance et en profite pour présenter la vie des latins, des italiens avant la fondation de Rome. Ayant regoûté à Virgile j'ai eu par moments l'impression que Le Guin s'essayait à écrire comme le poète, en tout cas elle traite des latins en ethnologue qui connaît son sujet. A tel point que par instants on a le sentiment que la traduction passe un peu à côté des "Pénates" et autres dieux

larres que le troyen vaincu a emporté avec lui, à côté du style Le Guin.

Je ne saurais trop vous recommander ce roman qui montre s'il en était encore besoin l'originalité de Le Guin et cette "facilité" avec laquelle elle émeut, raconte une histoire et instruit. C'est dire qu'elle n'est pas seulement une raconteuse qui sait plaire. Sa vision du monde latin par une femme présente un monde d'homme où les femmes, les déesses, ont une importance capitale. Lavinia, qui sait, ne joue pas les Cassandre, elle se contente de subir le sort de l'épouse d'Enée et d'analyser son rôle de femme. Ne vous attendez pas à du mouvementé — quoique — "écoutez" plutôt comment Ursula distille ce que j'ai ressenti comme la tristesse, la solitude du personnage.

Un roman pour adulte qui donne à penser et jette un trouble certain.

Comme tout les Le Guin, à ne pas rater. (ps : vous avez échappé au fait qu'Enée fait une tirade.)

—Noé Gaillard

*Science Fiction*

**Jean MOLLA**  
***Felicidad***

Gallimard Jeunesse, « Pôle Fiction Fantastique », juin 2010, 318 p., cat. 4

première édition 2005

Quatrième de couverture, le retour, ineffable et un poil trop dithyrambique comme il se doit. D'abord le petit mot de l'auteur qui vent sa marchandise : « *Felicidad* n'est en définitive que le miroir déformant de notre société. Il ne reste à espérer que ce que j'y décris restera de l'ordre de la fiction. » Il est sans doute des mots qui écorchent les lèvres ou dont on pense qu'ils ne font pas vendre — regardez le nom de la collection et son genre, et rappelez-vous du « Rayon

Fantastique » d'Hachette et Gallimard. Puis le résumé censé allécher : « A Felicidad, le bonheur est un droit et un devoir. Pourtant le ministre du Bonheur obligatoire est assassiné. Au même moment, les androïdes conçus pour servir les humains se révoltent. Alexis Dekked est chargé de l'enquête. **Un roman d'anticipation entre polar et science-fiction. Vous ne pourrez pas le lâcher !** » (ce sont eux qui soulignent). Résumé erroné : il n'y a aucune révolte d'androïdes, simplement pour certains une déconnexion de ce qui les rend dociles, et un vaste complot contre le Président à vie... On remarquera que l'anticipation n'est pas de la science-fiction, et qu'il semble bon d'édulcorer celle-ci en la mitigeant de polar. Enfin la petite notule critique : « Vertigineux roman... un hommage assumé à *Blade Runner*. » France Info. Je ne connais pas cette France Info, aussi je tairai pudiquement mes commentaires... me bornant à regretter que ses références soit uniquement cinématographiques.

Maintenant si vous en avez toujours envie vous pouvez commencer la lecture. Attendez ! juste une précision : Jean Molla est l'auteur de *L'attrape-Mondes* et de *Sobibor* en Gallimard Jeunesse. Des titres à consonance SF, non ?

Dans un monde partagé entre consommateurs et enclavés, c'est-à-dire entre riches et aisés surveillés en permanence et pauvres vivant (!?) dans des enclaves de non-droit sous la haute présidence du Président à vie, des Grands Magasins Réunis et de Génégène, les parumains nous servent puis sont « débranchés » avant de reprendre leur service. Mais voilà, les Delta 5, les parumains génétiquement modifiés pour faire des Père Noël, se sont transformés en tueurs et sont censés avoir assassiné le ministre du Bonheur Obligatoire. C'est pourquoi Alexis Dekked — amoureux d'une parumaine — est chargé par Bérard et son âme damnée Arouet — pauvre Voltaire ! — de retrouver les trois Delta 5 qui n'ont pas été détruits. Et grâce à ses indices et à son



courage, Alexis va tout découvrir et retrouver la belle parumaine qui l'aime. On vous laissera découvrir l'ultime rebondissement, mais en lecteur attentif vous l'aurez imaginé bien avant son apparition.

En Littérature ce qui fait la force et la longévité des mondes c'est leur cohérence plus peut-être que leur originalité. Ici Jean Molla ne s'embarrasse nullement de cette gêne. Ainsi par exemple si les caméras sont partout censées surveiller pour protéger les Citoyens, elles ne pénètrent pas dans les égouts, au contraire des éventuels terroristes qui se feraient repérer illico. Et je vous recommande la lecture plus qu'édifiante des pages 71 à 74 qui ont l'art de considérer le lecteur comme incapable de se poser des questions ou comme un agneau docile. Il me semble que le lecteur éclairé, arrivé à ce point-là ne peut que lâcher le livre et se tourner vers autre chose. Personnellement je vois là une SF infantile plus faite pour dissuader le lecteur et/ou l'acheteur (adulte compris) qu'autre chose.

Une remarque positive et nuancée toutefois pour finir. Les exergues explicatives en tête de chapitre, censées extraites des œuvres d'analyse ou critiques publiées par les Grands Magasins Réunis sont fort bien rédigées et très plaisantes, on se permettra de regretter un mauvais jeu de mots — à mon humble avis — qui transforme Edgar MORin en Edgar Sarrazin comme auteur de « Le paradigme retrouvé », « perdu » en v.o. (V.O. pour Version Originelle, bien sûr) et un Thomas Quincet trop éloigné de la confiture, verte si ma mémoire est bonne.

Le genre de livre pour lequel on peut imaginer une catégorie critique particulière genre « Bon pour caler un meuble ! » ...

—Noé Gaillard

*Science Fiction*

**Jean-Claude  
MOURLEVAT**  
*Terrienne*

Gallimard, « Jeunesse », janvier  
2011, 388 p., 16 €

Dans la série « Cher lecteur que ne ferait-on pour toi ! » et parce que l'héroïne de ce roman écoute du Keane — en bon béotien des musiques de jeunes je ne connaissais pas — j'ai emprunté *Under the iron sea* à ma médiathèque. Et je tente de supporter en rédigeant ces lignes... Dernière remarque liminaire, j'ai lu ce roman parce que j'avais fortement apprécié — on s'en souvient peut-être — *Le combat d'hiver* du même auteur.

Bref résumé : Anne part à la recherche de sa sœur aînée disparue depuis un an et se retrouve dans un pays où les gens ne respirent pas et ont peur de tout ce qui est organique. Dans ce pays vivent aussi des hybrides exilés ou enfants d'exilées et d'autochtones qui sont partagés entre les deux. Aidée par deux autres ados, des hybrides, et un couple passionné, Anne sauvera sa sœur de la mort et la ramènera sur sa terre.

Il semblerait que ce roman ait du succès auprès des lecteurs auxquels il est destiné. Il faut dire qu'il a obtenu les cautions de *Lire* et de *Elle*. Et cette fois l'auteur n'aura pas la mienne. Il ne suffit pas de convoquer Charles Perrault et "La barbe bleue", un auteur de fantastique pour jeunes qui généralement ne prend pas d'auto-stopeuse, un pays où tout est aseptisé, une peur vague du nucléaire, Keane, le plaisir des « Nourritures terrestres », une technologie avancée, l'idée de passage et des amours d'adolescents pour réussir un bon livre. J'ai l'impression que Mourlevat s'est contenté de mettre ses ingrédients dans un grand sac, de secouer et de regarder les séquences s'organiser selon un plan un

peu aléatoire. La rencontre avec l'auteur sexagénaire qui considère son dernier roman comme mauvais et qui prend Anne en stop jusqu'à un point de passage entre les deux univers peut servir à présenter la jeune fille. Directement d'abord par un jeu de questions réponses, indirectement par le fait que la petite fille de l'auteur et Anne ont fréquenté la même école. Ensuite Anne, qui se sent perdue malgré l'aide d'une « indigène », fait appel au vieil auteur qui pénètre au pays aseptisé avec sa propre voiture sans le moindre problème. L'auteur sera défenestré mais Anne récupérera portefeuille de celui-ci. Celui-ci contient la photo de l'auteur et de son épouse Madeleine du temps de leur bonheur... et procure une séquence nostalgique au cours de laquelle Anne regarde la photo avant de lester et de jeter à l'eau le portefeuille. Sur le plan de l'intrigue proprement dite cela n'apporte rien et s'avère — à mon sens — un peu gratuit, tout comme l'allusion rapide au nucléaire. Les gens du pays aseptisé surveillent l'attitude des Terriens quant à son utilisation sans dire pourquoi.

J'ai eu l'impression que Mourlevat s'empêtrait dans son idée de quête au point de plus ou moins négliger le monde inventé. D'une part des jeunes sont formés pour aller kidnapper des Terriennes et d'autre part le passage entre les deux mondes ne sert que deux ou trois fois par an. Et surtout le monde aseptisé n'est absolument pas justifié, c'est un monde sans Histoire, sans vie, géré par des ordinateurs qui appareillent les individus (à l'aide d'implants sous-cutanés).

En tant que lecteur je veux bien suivre Anne dans sa recherche mais je veux savoir pourquoi elle se heurte à une usine à tuer — qui ressemble à un camp de concentration — plutôt qu'à une armée de tueurs. J'ajouterai que les péripéties sont cousues de fil blanc et surtout que la façon de s'en sortir tient du miracle littéraire par excellence. Vous voulez la cavalerie ? La voilà qui sort du néant, à point nommé !

On aura compris que la lecture de ce roman ne s'impose guère et qu'elle peut attendre une édition de poche. Ah ! j'oubliais... on peut aussi se dispenser de l'écoute de Keane, qui n'apporte rien de nouveau à la musique.

—Noé Gaillard

*Roman presque historique*

**Daniel PICOULY**  
***La Nuit de Lampedusa***

Albin Michel, mars 2011, 488 p.,  
22,50 €

Il ne s'agit pas de science-fiction. Ni d'uchronie. Plutôt d'Histoire secrète. Quoique...

L'Histoire est là. Bonaparte est en Égypte et a déjà échoué devant Saint-Jean-D'acre. On retrouve Roustan, son mamelouk ; on verra mourir Kleber, on décrit la bataille d'Aboukir, on croise même Champollion et son frère, enfants : il faut dire qu'il est largement question de la pierre de Rosette. Pendant ce temps, Joséphine s'ennuie, à la Malmaison ou ailleurs, et trompe abondamment son général d'époux. Et meurt le Chevalier de Saint-Georges, Antillais de Paris, musicien et escrimeur fort réel auquel l'auteur a consacré un roman, déjà, en 2004 ; on est au moment où le général Dumas, grand père de d'Artagnan en quelque sorte, semble l'appeler au secours par lettre car il croupit au cachot à Messine. Fort bien. Et ce ne sont pas les personnages secondaires fictifs, ceux auxquels on s'attache, ceux qui sont vraiment importants, ceux dont on ne parlera pas donc ici, qui feront sortir ce livre des normes du roman historique. Mené à brides rabattues, du reste, les trois éléments énumérés ci-dessus se succédant à grande vitesse, avec ce qu'il faut de suspense façon bas de planche de BD d'autrefois pour amuser, et d'épisode plus ou moins hénaurmes.

Reste autre chose. Des grossesses à rallonges. Un quartier du Paris de la fin du XVIIIe siècle, adossé au jardin du Luxembourg et qui s'appellerait Haarlem. Le maître de ce quartier, appelé Le Mac, qui aurait fait fortune dans la restauration rapide, avant la confection et des slogans parfaitement anachroniques dont l'un commence par « t'as-t'y », et qui pré-invente le journal télévisé. Bref, un n'importe-quoi assumé superposé à l'Histoire. Uchronique, en quelque sorte. Ou anachronique. Ou franchement fantaisiste. Mais qui regarde du côté de l'uchronie dès les premières pages, où Berthier raconte pour la postérité la mort de Napoléon en Égypte, ceci purement histoire de titiller le lecteur. Ce qui fait que le livre mérite d'être signalé ici, même si notre rédacteur en chef protesterait avec raison si c'était plus longuement.

—Éric Vial

*Science Fiction*

**Robert J. SAWYER**

***Merveille***

***(Wonder)***

Robert Laffont, « Ailleurs & Demain », février 2011, 396 p.,  
21 €

Alors que d'ordinaire une fois un livre nouveau lu, je me précipite sur mon clavier pour rédiger ma chronique, là, j'ai traîné les pieds et je ne sais trop comment commencer. Du laconique un peu méchant : « Du diptyque incisif ou du triptyque languissant, vous préférez quoi ? » Ou l'habituel « 4ème de couverture » ?

Va pour cette fameuse Cat de Couve — autant utiliser les moyens du bord.

Je cite les deux derniers paragraphes.

« *Éveil* ( qui a manqué de peu le prix Hugo 2010), *Veille* et *Merveille* renouvellent complètement le thème de

l'Intelligence Artificielle<sup>7</sup> et répondent à la question de la Singularité posée par Vernor Vinge, l'auteur de *Rainbows End*<sup>8</sup>.

« Cette série d'une grande intelligence témoigne aussi d'un sens de l'humain, rare dans la science-fiction, qui est la marque de Robert J. Sawyer. »

Édifiant non ? Dans le genre excessif et un peu mensonger. Cette trilogie ne renouvelle pas complètement le thème... L'I.A. qui domine tout n'est pas une nouveauté. Et surtout elle ne peut répondre à la question posée par Vinge puisque c'est par le biais d'un humain (R. J. Sawyer) qu'elle est posée et non par la présence de quelque chose qui nous dépasse... Cela me fait penser à Descartes qui dit quelque part que l'humain ne peut créer que de l'humain (il fait référence au « Chimères » et les présente comme des associations de parties d'animaux existants). En fait l'I.A. de Sawyer relève de ce que l'humain peut imaginer et non de quelque chose qui le dépasse comme dans la Singularité.

Quant à la dernière phrase, que j'imagine pondue par quelqu'un qui ne connaît pas la SF, oser écrire que le sens de l'humain est rare en SF, c'est purement et simplement se moquer de la collection elle-même dont le catalogue présente des titres où l'humain est une évidence (je ne vous ferai pas l'injure de vous en citer quelques-uns).

A propos de cette fameuse « Singularité », je me suis cherché des exemples et des solutions, permettez-moi de vous en faire part. J'ai toujours été plus ou moins nul en math et j'ai le souvenir d'être resté « baba » — pas cool — devant des démonstrations qui me passaient à

7. Une forme d'intelligence, ou une intelligence qui surgit d'un moment donné d'un ensemble informatico-électronique est-elle artificielle ou spontanée comme les microbes d'avant Pasteur ? Ne serait-elle pas tout simplement « naturelle », puisque ce ne sont pas les hommes qui l'ont « fabriquée » ? Ne serait-elle pas d'une autre nature ?

8. Pourquoi ne citer que le dernier Vinge paru dans la collection, surtout quand reparait en mars *Un feu sur l'abîme* ?

cent coudées au-dessus de la tête. Quand je dis « baba », je veux dire « abasourdi » incapable d'aller au delà du dernier éclair de compréhension, avec l'impression d'être l'idiot du village, d'être un petit humain devant un phénomène qui le dépasse. J'ai même enseigné à des personnes que rendait physiquement malades l'incompréhension de la simple arithmétique, les robinets et les trains qui ne fuient pas au même rythme. Parfois la compréhension venait, plus tard. Mais dans le même temps, il m'est arrivé de me sentir 'absent', 'évanoui', dépourvu d'esprit critique et dans un grand bien-être, comme en « épiphanie » devant des œuvres d'art ou des prestations scéniques. Dépassé par quelque maîtrise qui se dépasse. Quelque chose qui peut donner l'impression du non-humain ou d'un humain transcendé. Or ce « Webmind », je parviens à l'imaginer, presque à le suivre quand il « voit » toutes les opérations en même temps. Cela relève de mon imagination, de l'imaginaire que me permet la SF. Caitlin Decter, la jeune fille qui recouvre-découvre la vue et communique avec Webmind n'est pas outre-mesure surprise par l'I.A. Son père, autiste mais scientifique, n'est pas plus surpris que cela et Chobo le singe accepte ce qui le dépasse, parce qu'en tant que non-humain il ne voit pas que cela le dépasse.

Bref, ce troisième volume n'apporte rien de plus, si ce n'est la marque de l'optimisme de R. J. Sawyer ( c'est peut-être ce que le rédacteur de la 4ème de couverture appelle « le sens de l'humain ») qui balaye les opposants à Webmind sous le prétexte que l'I.A. peut résoudre tous les problèmes... On pourra estimer plaisante l'intervention de Chobo, le singe bonobo manipulé par Webmind, devant les membres de l'ONU, j'avoue pour ma part lui trouver quelque chose de gênant, de condescendant à l'égard du singe et des humains, d'autant plus que Chobo est et reste outil dans la trilogie. Quant au colonel Hume qui représente la puissance des USA et désire absolument

détruire l'I.A. qu'il perçoit uniquement comme une menace, il est plus réduit à l'impuissance que réellement convaincu et c'est là un des points névralgiques de ce roman. Il nous emporte, nous émeut mais sans convaincre et sa fin dont l'I.A. est l'héroïne nous touche peu alors que nous regrettons les humains qui ont vécu sous nos yeux. Webmind vivait dans ses rapports avec Caitlin ; celle-ci disparue, ce que peut faire l'I.A. perd beaucoup d'intérêt puisque ce n'est pas porté par l'émotion, les sensations, la littérature. En ce sens peut-être l'humain qui a écrit ce roman donne tout son poids non à l'humain mais à l'humanité.

—Noé Gaillard

*Science Fiction*

**Vernor VINGE**  
***Un Feu sur l'abîme***  
***(A Fire Upon the Deep)***

Robert Laffont, « Ailleurs & Demain », mars 2011, 690 p.,  
25 €

(première édition française : 1994)

Page 10, vous trouverez une carte des lieux des actions de ce roman — j'ai failli écrire long roman, mais comme ce livre se lit très vite, se dévore, il vaut mieux dire : gros roman. Et page 111, un superbe passage vous en donnera une description littéraire assez réussie. Entre temps, vous aurez appris qu'une énorme menace pèse sur l'univers imaginé, et qu'il est possible en activant une donnée d'écarter cette menace. Vernor Vinge vous aura présenté les protagonistes : Joanna, une jeune fille, son frère, Jeffri, des animaux évolués qui "fonctionnent" par meute de 5 — par 8 au maximum — une jeune femme, terrienne, un homme reconstitué, une entité, deux extra-terrestres.

Et en quatrième de couverture, après une assez bonne exposition, l'annonce du

fait que ce roman a obtenu le Hugo en 1994 et d'une suite à paraître dans la même collection, vous avez droit à une citation d'un de mes confrères de Bifrost : « Vernor Vinge à son tour réinvente le genre. Son message : le *space opera* n'a d'autre but que de divertir le lecteur. On ne peut que rester béat d'admiration devant le résultat. » Entièrement d'accord. Étonnant, non ? On est béat d'admiration. Mais — je me disais aussi !!! — ce n'est peut-être pas pour les mêmes raisons. Et si je veux bien admettre que Vinge réinvente le space op, je ne suis nullement certain que son message soit de considérer le genre comme un moyen de divertir le lecteur. (La réflexion de mon confrère me paraît un peu simpliste. Du genre de celle qui faisait de Poul Anderson un écrivain un peu droitier tout simplement parce que son grand Flandry (!) fréquentait des peuples primitifs et assurait l'ordre en tant qu'Agent de l'Empire Terrien).

Si je suis béat d'admiration, c'est parce que Vinge entraîne d'une part le lecteur dans des aventures trépidantes sur plusieurs niveaux de récits, et d'autre part oblige à se poser des questions et au moins une d'essentielle — à mon sens — Qui sommes nous ? et ici force nous est d'admettre qu'il n'y a pas que l'humain, que nous ne sommes pas les meilleurs, les plus intelligents, les plus ce que vous voudrez... Et si ce n'est pas le lecteur, emporté par l'action, qui s'interroge sur son identité ou celle des personnages, ce sont les personnages eux-mêmes qui s'inquiètent de ce qu'ils sont, ont été ou seront. En réponse à la question... Vinge propose une autre interrogation - par le biais de Jeffri - et si nous nous hybridions ? Si nous devenions « composites » ? Autre chose ? Si nous cessions d'être nous-mêmes ? J'avoue ressentir un léger vertige. Imaginez que quelques modifications nous rendent « meilleurs ». En fait Vinge tente de mettre chaque lecteur devant sa propre

singularité<sup>9</sup>, mais pour ne pas le faire s'effondrer il lui livre un flot d'aventures qui permet de ne pas sombrer... Cette recherche d'une réponse — différente du "42" traditionnel — est une constante de son œuvre puisque vous pouvez la retrouver dans *Rainbows End* réédité au Livre de Poche.

Pour ce qui est du space op considéré comme « divertissement », j'ai bien envie de vous envoyer chercher la définition pascalienne (Blaise pas Thomas) du mot. Il me semble que ce qui divertit empêche/interdit de réfléchir... Je ne pense pas que cela soit le but de Vinge encore moins le but de la collection.

—Noé Gaillard

• La version originale de cet ouvrage a déjà été chroniquée par Pascal J. Thomas dans *KWS* n° 2 (novembre 1992) et par Sylvie Denis dans *KWS* n° 5 (octobre 1993).

*Science Fiction*

**Robert Charles  
WILSON**

***La Cabane de  
l'aiguilleur***

***(A Hidden Place)***

Gallimard, février 2011, 272 p.,  
6,80 €

Pour ceux qui (comme moi) l'avaient raté chez Lunes d'Encre, dans *Mysterium*, voici en poche le premier roman de R. C. Wilson, auteur fétiche et nourricier de la collection sus-nommée. Avec l'inconvénient habituel de ce type d'exhumation, qui est la quasi impossibilité de s'abstraire de ce que l'on a déjà lu de l'auteur et qui (sauf catastrophe, sénescence etc. etc., et ce

9. Quand je parle de singularité propre à un individu, j'imagine que chacun a un seuil de compréhension et d'appréhension du monde, un seuil au-delà duquel lui est étranger et en un sens hostile.

n'est manifestement pas le cas) moins abouti, moins bon, que ce que l'on a déjà lu de plus récent. D'où une tendance inconsciente à sous-estimer. D'où moins de plaisir de lecture parfois. D'où une haine sourde contre ceux qui ont la chance de ne pas connaître l'auteur, vont tomber là-dessus par hasard, vont aimer, vont chercher le reste et avec un peu de chance le liront dans l'ordre chronologique. Et seront d'ailleurs peut-être surpris, mais c'est une autre affaire – quoi qu'ils trouveront des fils rouge, malgré de substantielles différences.

D'abord, on est dans le réalisme apparent. Pire : dans le roman historique. La crise de 1929, avec les chemineaux, vagabonds clandestins de train de marchandise en train de marchandise. Et parallèlement dans un bled paumé du milieu de nulle part, avec son association des femmes baptistes vouée à l'ordre moral et à la pâtisserie, ses micro-notables montant une milice, son bar à hamburgers, son usine à glace que les réfrigérateurs conduiront bientôt à la faillite et dont le patron écoute les sermons du père Charles Edward Coughlin, catholique canadien ancêtre des télévangélistes, aux millions d'auditeurs, cité d'ailleurs peut-être bien quelque peu à contresens – parce qu'à la date de l'action, il était nettement rooseveltien et favorable au *New Deal*, avant de virer à partir de 1934 dans un populisme très vite antisémite, pro-mussolinien et pro-nazi, dont il n'est jamais sorti et qui a donc fixé son image, jusque dans le *Complot contre l'Amérique* de Philip Roth où il apparaît assez logiquement. Fin de la mise au point historique au prétexte d'un mot dans le texte. Bref le décor est tout à fait mimétique. Et il faut du temps pour qu'il cesse de l'être. Le vagabond que l'on suit, dit L'Os, est bien un peu bizarre, trop grand, trop... osseux, mais ce n'est tout de même pas tout à fait une version adulte et bagarreuse de E.T. (le film date sauf erreur de quatre ans avant la sortie de ce roman) ; le bourg perdu, lui, voit revenir un jeune homme de 19 ans, désormais

orphelin, que sa tante va héberger et on va découvrir petit à petit les grandes lignes de son histoire, tandis que son oncle l'embauche et l'écrase de son mépris ; le jeune homme rencontre une non moins jeune serveuse de hamburger, aussi inadaptée que lui (mais elle, c'est parce qu'elle lit Jung alors que personne ne lit, pas même les bibliothécaires du cru) ; il rencontre aussi une pensionnaire de ses oncle et tante, couturière à domicile si l'on peut dire, et, si l'on se fie au bruit des ressorts, qui ne ment guère, maîtresse de l'oncle. Tout cela n'étant certes pas inintéressant. Mais n'ayant que des rapports assez ténus avec ce qui est supposé nous intéresser ici. On peut donc ajouter, même si cela relève du *spoiler*, que bien entendu le vagabond et la couturière doivent se rencontrer, qu'ils ne sont pas réellement humains, etc. Et que l'on va retrouver le thème de la mue, de la chrysalide, du corps devenant moins matériel voire ici largement immatériel, toutes choses développées sur d'autres bases dans *Le Vaisseau des voyageurs*. Comme quoi les métaphores obsédantes et les mythes personnels ne fonctionnent pas mal en SF. Avec en prime, souvenir scolaire sans doute, quelque chose comme l'androgynie platonicien, la fusion des principes, etc. Pas de quoi hurler au miracle, mais de quoi tout à la fois intéresser en soi, et accrocher les amateurs en offrant des échos avec la suite. Ce qui n'est déjà pas mal et justifie largement la publication, l'acquisition, etc.

En prime de la prime, il y aurait de quoi se poser la question de la définition du genre auquel appartient le livre. C'est de la SF, c'est marqué dessus. Certes. Et il est en gros question d'un monde parallèle, dont il est bien précisé qu'il obéit à des lois physiques différentes de celles du nôtre mais tout aussi contraignantes. De la SF vous dis-je. Mais en même temps, et en dehors de la phrase sur les lois physiques, ce monde, dit « Précieux », est un autre-côté du miroir imprécis, et pourrait relever du merveilleux. Et l'irruption des deux personnages modifie

certes des trajectoires individuelles, elle en abrège même notablement quelques unes, mais elle ne laisse guère de traces, entre départ au loin de ceux qui ont compris et disparition physique totale de quelques autres ; le roman se conclut d'ailleurs sur l'attente du retour d'un de ces autres, puis le renoncement à cette attente. Bref, deux personnages issus de l'impossible ou du surmonde font irruption dans la réalité sans la modifier (du point de vue de l'histoire globale) et la parenthèse se ferme, encore que ce ne soit pas tout à fait sur une ambiguïté puis que deux autres personnages les ont vus mais se taisent ; à ce dernier élément près, on n'est pas loin de la définition canonique du fantastique. Et le tout peut sans doute plaire tout particulièrement aux amateurs de ce dernier genre sans en relever absolument. Et même si tout cela n'est que taxinomie artificielle, pour un roman sans doute mineur mais qui fut un premier roman prometteur d'un auteur aujourd'hui majeur, roman qui vaut, de toutes façons, le détour.

—Éric Vial

*Essai*

***Kentron — Revue  
pluridisciplinaire du  
monde antique,  
Volume 24, 2008***

Presses Universitaires de Caen,  
272 p., 25 €

Ce n'est pas très récent. Mais les publications en lettres et sciences humaines ont une forte inertie, au sens où elles restent d'actualité très longtemps. Avouons aussi qu'elles épuisent rarement leur tirage, ce qu'on ne peut d'ailleurs que regretter. Et que lorsqu'il s'agit de parler de choses datant de plus de deux millénaires, deux ou trois ans de retard ne sont pas grand-chose. Cela peut sembler aussi assez loin de ce qui nous intéresse

ici, et de fait, sauf à les démarquer pour écrire un roman de *fantasy*, le lecteur de KWS a d'assez médiocres probabilités de lire un article intitulé « Les relations entre les cités béotiennes à l'époque archaïque », et sans doute d'encore plus médiocres en ce qui concerne « La première apologétique chrétienne : définitions, thèmes et visées ». Mais il s'agit là de « Varia », et même dans ce cadre on retrouverait un auteur favorablement connu de nos services, avec « Mythe et allégorie dans l'œuvre de Lucien », encore qu'il faille avouer que l'Histoire véritable n'étant qu'un des nombreux écrits de cet auteur, on restera sans doute ici sur sa faim de monomaniaque.

Mais l'essentiel du numéro, les pages 11 à 148, sont bel et bien consacrées à ce qui nous intéresse ici, ou à ce qui peut nous y intéresser moyennant un peu de perversité. Il s'agit d'un « dossier thématique » intitulé « l'imaginaire utopique, de ses sources dans le monde grec à la renaissance ». On y trouvera d'abord une présentation associant au pas de charge, mais avec précision, panorama bibliographique, définition, délimitation à partir de genres voisins façon Pays de Cocagne, polémiques traditionnelles. Puis une lecture de Platon, « de l'imaginaire à l'irréalisable ». Ensuite un panoramique problématique classant divers textes entre « utopies politiques et philosophiques ou utopies "sérieuses" », « utopies "exotiques" qui décrivent le monde du bonheur et du merveilleux », et « utopies parodiques ou satiriques : "contre-utopies" et "mondes inverses" ». Avec près de neuf pages de bibliographie, encore que les autres contributions n'en soient pas non plus avares. Suit une « archéologie de l'utopie » allant chercher du côté des « peuples des confins dans les poèmes homériques », de l'eschatologie dans les mêmes, de leur dimension politique (« justice et prospérité ») avec Hésiode en prime. L'Odyssée occupe une assez grande place dans notre imaginaire et dans les recyclages diversement

science-fictionnelles pour que tout cela fasse plus qu'attirer l'attention. On continuera par l'étude d'un texte connu seulement par des fragments, l'Inscription sacrée d'Évhémère, bien repéré comme ancêtre du genre, et par celle de descriptions ethnographiques à visée utopique chez Dion Chrysostome, avec une « utopie exotique » et une « utopie sérieuse ». L'ensemble se conclut par un travail sur les « sources antiques et réécritures » dans « l'Utopie de Thomas More à Rabelais ». Voilà pour satisfaire le spécialiste et un peu au-delà, tant on est aux sources du genre. A noter qu'un autre numéro, toujours sur l'utopie, est annoncé, mais la périodicité annuelle invite à la patience.

—Éric Vial

*Fantastique*

***Paranormale  
antiquité. La mort et  
ses démons en Grèce  
et à Rome***

anthologie présentée par  
Catherine Schneider

Les Belles Lettres, « signets »,  
2011, 288 p., 13 €

Précédée d'un entretien avec Antonio Stramaglia, professeur à l'université de Cassino, qui pose d'entrée en principe l'étude scientifique de la littérature fantastique, cette anthologie au format de poche promène le lecteur depuis Homère (VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère ?) jusqu'à Venance Fortunat (mort vers 600) pour ce qui est de la chronologie, d'Achille Tatius, romancier du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, à Zosime, historien païen du Ve siècle, pour ce qui est de l'ordre alphabétique, et de Virgile (-70/-19) à Philostrate (165/250 circa) pour ce qui est de l'ordre des textes. On croisera Apulée, Aristophane, Cicéron, Eschyle, Euripide, Flavius Josèphe,

Hérodote, Hésiode, Lucien de Samosate, Ovide, Pétrone, Plaute, Pline (le jeune et l'ancien), Plutarque, Suétone, Tacite, Virgile mais aussi Constance de Lyon, Macrobe, Phlégon de Tralles, Valérius Flaccus, Procope de Césarée, ou Xénophon (mais d'Ephèse, on est prié de ne pas confondre) : bref, les grands noms et ceux pour lesquels les notices de fin de volume sont tout sauf inutiles. Et les textes sont répartis en neuf chapitres, chacun subdivisé en deux parties ; on commence par les « mal morts », spectres et revenants mécontents de leur sort, associés aux puissances démoniaques en tous genres ; on continue avec les trépassés bénéfiques et ceux dont l'âme et le corps peuvent se séparer ; on insiste sur les sons et les images typiques de l'univers des trépassés, sur les heures de la journée (il est des démons de midi) et les lieux hantés, sur la nourriture et les amours des défunts, sur les messages qu'ils portent et les nécromanciens qui les évoquent, sur les besoins de vengeance et les guerres éternelles, de la chasse sauvage aux irruptions dans les combats réels, dont la bataille des champs catalauniques contre Attila, sur les rites, les superstitions et la magie noire, et enfin sur les possessions et les exorcismes.

On n'essaiera pas de faire croire ici que tout ceci se lit comme un roman. Ne serait-ce qu'à cause de la multiplicité des fragments et des extraits. Mais on a une superbe banque de données, portant tout à la fois sur des croyances et sur des jeux littéraires avec ces croyances, et qui pourra intéresser l'amateur de fantastique, ou l'auteur en quête de références, voire d'inspiration.

—Éric Vial